

Février 2021

# La Grenouille

*Ou l'être de l'étang*

« La Solitude »



Editeur responsable : CEP – Cercle des Étudiants en Philosophie,  
UCLouvain

evern

Seul - 25/5/17

Un calme cliquetis claqua dans la serrure  
Et les derniers rires s'évaporèrent.  
La clef perça la porte et mes blessures,  
Et le silence baigna dans ses airs funéraires.

Alors les refrains partagés se ravagèrent,  
Moururent mollement dans les pâles acides  
Des souvenirs qui lanternent le long des étagères.  
Et le silence sinistra la salle de sépia translucide.

Deux dés et trois cartes écartillés ;  
Des babioles bredouilles bombinent à mes pieds,  
Qui trottinent dans les sillages d'antan.

J'étais malheureux comme avec moi-même,  
Croquant à crocs raccourcis un curieux requiem  
Que le silence susurrerait à mon être dément.

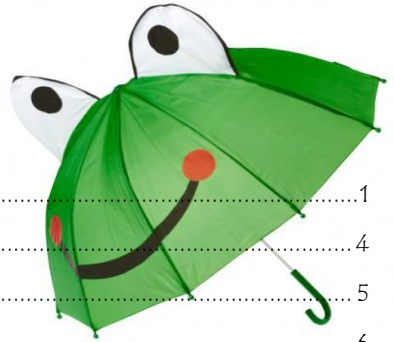
*Lionel Bleus*

2

*Editeur responsable : CEP – Cercle des Étudiants en Philosophie,  
UCLouvain*



# Table des matières



La Grenouille.....	1
Mot des Grenouilles .....	4
Mot du Président.....	5
Mot de la team Baptême :.....	6
Discours de Calotte :.....	7
1. « La Place de la femme dans l’Univers comics », par Maryne.....	7
« L’erreur est-elle humaine », par Guillaume.....	16
2. « La physique selon nos sens ou comment l’humain a pu voir l’invisible », par Valentin .....	24
Présentation d’un Philosophe : HANS JONAS.....	36
Les articles .....	40
1. Premier partage : Solitude et philosophes.....	40
2. Deuxième partage – Misandrie, « extrémisme » et agressivité les excuses anti- féministes qui nous font perdre du temps.....	48
3. Troisième partage : Bibitive virtuelle de Noël.....	58
4. Quatrième partage : La Solitude, par Axel Nagy.....	60
Jeux : .....	62
Dixits : .....	63
En solitaire ... ..	63
Plaisirs partagés : .....	66
@cep .....	67
CEP – Cercle des Etudiants en Philosophie .....	67



# Mot des Grenouilles

Bien le bonjour, Cher Ami Batracien !

Bienvenue dans cette grenouille de février, aka la première grenouille de 2021 ! Bienvenue dans cette année, ton année !

Nous sommes ravis de t'accueillir dans celle-ci qui a pour thème « La Solitude », un thème voté à la majorité par les membres du CEP. Quoi de mieux que ce thème pour suivre le week-end de la Saint Valentin ?

En plus d'articles traitant ce thème, vous trouverez dans notre journal les discours que des impétrants ont prononcé (en distanciel, évidemment !) ainsi qu'une série d'information sur le féminisme, des énigmes, et les aimés Dixits.

La traditionnelle présentation d'un philosophe est présente aussi, avec ce mois-ci Hans Jonas qui est à l'honneur !

En espérant que cette première Grenouille vous plaise,  
Prenez soin de vous et des autres,

*La team Grenouille*



Editeur responsable : CEP – Cercle des Étudiants en Philosophie,  
UCLouvain

# Mot du Président

Chers camarades et lecteurs de cette grenouille, Tout d'abord, je vous souhaite une excellente bonne année 2021, Heureusement cette dernière semble commencer de manière Un peu meilleure que celle que l'on vient de passer. Du côté du CEP, La rentrée signe le retour de nos activités que nous organiseront Hebdomadairement. Nous espérons vous voir nombreux lors de nos Unique Apéro Guindé-aille, lors de nos mercrediscord ou encore lors de nos quizz aux thèmes divers et variés. Vous trouverez toutes les informations concernant cela sur le groupe CEP, et si vous n'êtes pas dessus mais que vous souhaitez y participer, n'hésitez pas à me contacter ! On apprécie toujours les nouvelles têtes 😊.

J'espère que vous prendrez beaucoup de plaisir en lisant cette grenouille et qu'elle vous divertira tout autant qu'elle vous instruira.

Amicalement nôtre,

*Nicolas Dacos,  
Président 2020-2021*



## Mot de la team Baptême :

Bonjour à tous, cher aventuriers/philosophes en herbe/curieux/autres (rayez les mentions inutiles) !

Le CEP se réveille après cette longue hibernation un peu forcée et je suis ici pour vous parler des activités philosophiques (anciennement activités d'intégration). Comme vous le savez probablement, nous ne ferons de baptême cette année...

Mais nous sommes bien décidés à ne pas laisser vos esprits en friche et c'est pour cela que nous vous proposons des activités philosophiques ! Concrètement il s'agira d'activités entièrement à distance (sur discord) qui auront lieu de 19h30 à 22h max (on terminera plus tôt normalement mais c'est l'heure limite, maximum 2h d'activité) le mardi et le jeudi pendant 6 semaines !

Le mardi ce seront des activités orientées autour de la philosophie et du questionnement et le jeudi ce seront des activités folkloriques et plus chill pour passer de bon moments avec le cercle (apéro guindaille, jeux...).

Il y aura également une activité finale un peu plus longue le samedi de la dernière semaine (le premier week-end des vacances de Pâques).

Chaque semaine aura un thème qui lui est propre et que vous pourriez deviner à l'aise de différents textes qui seront ajoutés dans le carnet d'intégration semaine après semaine 😊

Il y aura un parrainage pour accueillir les nouvelles frimousses bien entendu mais tous ceux qui veulent (y compris les membres déjà baptisés) peuvent venir participer aux activités en tant que disciples !

N'hésitez pas à nous contacter pour toutes questions, la première activité commence mardi et on a très hâte de démarrer cette aventure avec vous !

*La team Baptême, Axel, Vi, Guillaume et Mitri*



## Discours de Calotte :

L'ouverture de cette Grenouille est marquée par ces quelques discours, deq impétrants Maryne Grégoire, Valentin Weber et Guillaume Bellon.

En espérant que ces discours vous marquent et vous apportent des réflexions nouvelles ou retravaillées, comme ils le furent pour nous !

### I. « La Place de la femme dans l'Univers comics », par Maryne

Ce soir, je vais vous parler d'un monde magique et extraordinaire. Non, ça ne sera pas les Disney ou Harry Potter, mais un monde que nous connaissons presque tous, je pense, et que vous avez découvert à travers soit les comics ou les films qui sont de plus en plus présent ces dernières années, je parle bien sur des super-héros, ces personnages qui nous ont fait rêver et le font peut-être encore aujourd'hui. Mais vous êtes-vous déjà demandé comment ce monde a évolué surtout ces dernières années ?

Comme vous l'avez sûrement compris, il se pourrait que je sois un petit peu féministe sur les bords, c'est pourquoi j'ai décidé d'axer mon discours sur ce thème.

Je vais vous parler d'un sujet que vous connaissez, il me semble, tous, et dont vous êtes pour certains de grands fans, que ce soit des comics, des films ou encore des dessins animés. On a tous rêvé un jour d'avoir un super pouvoir tel que la possibilité de voler, d'être invisible ou encore d'être doté d'une force hors du commun. Et même si tout cela nous a fait rêver en étant gosse, cela mène à une réflexion un peu plus poussée aujourd'hui.

Personnellement, j'ai toujours été une grande adepte de cet univers, encore plus maintenant que de nombreuses femmes sont mises en avant, notamment avec les dernières sorties de films qui nous rappellent qu'on ne les lit pas assez. Mais en me penchant d'un peu plus près sur l'idée personnage féminin en lui-même, certaines choses m'ont un peu dérangée.



Mais pour pouvoir exposer ces points, une petite parenthèse historique s'impose. La première femme à être apparue dans un comics est Black Widow, mais en tant que méchante. Du coup, je vais laisser un tout petit peu ça de côté pour l'instant, mais j'aurai enrichi votre culture pour aujourd'hui.

Je reprends : la première femme super héros à avoir eu son propre comics est Wonder Woman, comme vous vous en doutez. De prime abord, c'est une princesse amazone reliée à la mythologie grecque (jusque-là, passons), elle a son petit lasso magique et tout le tralala. Maintenant, si on se penche sur les intentions du créateur de Wonder Woman, on nous dit que de base ce personnage devait être féministe, ce qui est déjà pas mal pour l'époque (je vous rappelle qu'on est dans les années 40 où la femme peut un peu ouvrir sa gueule mais pas trop, et où toute l'Europe se fait taper la gueule par le pays voisin et son alliance très axiale (Big up à Walan2)).

Mon problème se situe dans la manière de représenter cette brave dame : on nous parle d'une amazone, ce n'était pas le terme le plus attrayant de l'époque, et d'une défenseuse des droits de la femme, et pour nous vendre cette somptueuse dame pleine de bonnes intentions, on la représente en corset avec un short-culotte, aux couleurs du drapeau de l'Amérique qui plus est. Pour faire simple, l'image de la super-héroïne qu'on veut nous vendre à ce moment est, je cite ; « l'archétype de la femme parfaite aux yeux de son créateur ».

En partant de cette « révélation » on peut donc dire qu'on nous a vendu une femme au « foyer parfaite », une femme belle et forte, et qui en plus serait intelligente, douce mais qui saurait se battre pour sauver une Amérique en plein tourment, mais en restant le moins habillée possible car il ne faudrait quand même pas oublier que c'est une femme donc autant mettre ses courbes en avant plutôt qu'uniquement ses capacités. Un des points que je vais commencer à soulever et qui est le plus visible est l'hypersexualisation de la femme que ce soit autant dans les comics que dans les films.





Une des figures les plus emblématiques qui est hyper sexualisée, et ce depuis des années, c'est Catwoman. Vous vous souvenez tous, je pense, l'avoir vue dans les comics, si pas au moins dans les dessins animés, aux côtés de Batman, ou dans ce superbe film où le personnage est campé par Hale Berry (c'est une perle n'hésitez pas à le voir si cela n'est pas encore fait). Pour ceux qui étaient dans une grotte coupée du monde ces 30 dernières années, Catwoman est une super héroïne avec des pouvoirs qui lui sont proches des capacités d'un chat, d'où le nom, logique me direz-vous.

Mais elle n'est pas que ça : c'est aussi la première héroïne qui est annoncée comme bisexuelle. Chouette, on fait un pas en avant vers l'émancipation de la femme. Oui mais ! Pourquoi dirait-on une Totally spies en costume noir qui sort d'un donjon SM avec sa combinaison en latex, plus moulante que la combinaison de ski de Flanders ?

Et c'est là que le bât blesse : c'est depuis les années 90 que la femme-chat porte sa célèbre combinaison hypersexualisée. Revenons un tout petit peu en arrière dans le temps pour parler de ses anciens costumes ; à la base, Catwoman portait un masque et une robe. Pour une acrobate discrète, manquerait plus que des talons et la tenue serait parfaite pour être la discrétion incarnée. Ensuite, on passe vers un costume vert et violet (coucou le joker), avec une petite cape. Et enfin, une magnifique paire de bas collants.

N'oublions pas son magnifique fouet, qui lui a été affublé dans les années 80, et qui lui a offert son magnifique côté SM, seul élément qui a rendu mémorable le film et les jeux vidéo apparus début des années 2000.

C'est normalement le moment où vous me direz « c'est bien gentil ce que tu nous dis mais là tu parles de 2 personnages isolés ». De fait, mais je n'ai pas



fini mon discours ; je vais vous parler un peu statistiques, donc si vous êtes en psycho ou philo, et si vous voulez un peu dormir, vous avez 3 minutes. Mais avant d'aborder ce qui pourrait être considéré comme un passage douloureux pour certains et certaines, je vais faire une légère digression pour vous parler d'un autre point qui me semblait également important et qui concerne une majorité des superhéros actuels.

En effet un autre point important à soulever, c'est la création des alter-égo d'une bonne partie des personnages masculins présent dans les comics ; ainsi on peut donc retrouver Supergirl, Batgirl, Miss Hulk ou aussi Spider-Girl. Même si tous ces personnages ont en général des origines différentes et des rôles différents, pour les premières super-héroïnes inspirées d'hommes, super-girl et bat-girl, on a à l'origine un rôle de sous-fifre qui aide le héros respectif dont elles sont inspirées. Alors la question à se poser est : dans quel but ont-elles été créés à la base ? Par envie de mettre plus de femme en avant ? Par envie de piquer l'intérêt des filles qui ne lisent pas forcément les comics ou par besoin de booster les ventes ?

Et bien le premier point n'est pas forcément justifié car la première femme superhéroïne inspirée d'un super héros, ici Batgirl, a été créée dans les années 60. Or, il existait déjà quelques personnages féminins, mais on peut remarquer que beaucoup d'autres super-héroïnes ont été créées très peu de temps après.

On peut donc se demander, à juste titre, si Batgirl n'était pas un alpha-test pour relancer les personnages féminins et s'il fallait forcément qu'elles soient inspirées d'un homme. Alors par chance en un sens, il se trouve que oui, Batgirl a très bien fonctionné, et a aidé en plus à augmenter la popularité de Batman.

Donc on peut penser à juste titre que, oui, ces super-héroïnes ont bien été inventées pour les 3 questions que je me posais ci-dessus. Elles sont, en un



sens, un peu issues d'une fainéantise non dissimulée ; ce sont les versions féminines de personnage déjà existant avec les mêmes pouvoirs, le même design au niveau du costume mais souvent sans pantalon (allez savoir pourquoi). Destinées à mettre en avant le héros dont elles sont issues, ce qui permet donc de toucher un public plus varié, ils arrivent ainsi à leur but premier : augmenter leurs ventes au détriment d'une mise en avant désintéressée de la femme.

C'est maintenant qu'on passe au statistique si jamais, je vais un tout petit peu m'écarter du sujet mais pour une bonne raison. Déjà, derrière la création de nos chers comics, il y a des créateurs. Jusque-là rien d'anormal, mais la majorité de ceux-ci sont des hommes. Il n'y aurait que 15% à peine de femmes qui dessinent dans l'industrie des comics, le reste de la parité hommes-femmes dans ces industries est dans la partie édition. Donc les personnages masculins sont dessinés par les hommes et les personnages féminins aussi. Pourquoi ? Plusieurs raisons : la difficulté de percer dans le milieu n'est pas à sous-estimer, mais ça serait trop facile que de rejeter la faute uniquement là-dessus.

Un autre point fort est que beaucoup de femmes sont harcelées sur leur lieu de travail, et encore plus dans ce milieu qui est, de base, assez sexiste. Elles sont aussi bâchées sur les réseaux sociaux par des fans des comics qu'elles dessinent.

Je me permets de mettre en avant une phrase qui m'a particulièrement marquée pendant mes recherches sur le sujet (*la citation vient du site mdcu-comics*) : « *Faisant fi des défis qui ont jalonné l'industrie depuis les années 40, que ce soit le retour des hommes de la guerre, le style érotique des dessins, ou le harcèlement au travail, elles n'ont cessé d'être là et continueront de l'être.* »



Et bien sur les femmes sont aussi minoritaires dans les comics en eux-mêmes. Oui elles sont mises en avant ces derniers temps, mais à quel prix ? Soit les femmes sont des super-héroïnes super fortes avec beaucoup de qualités et de capacités, soit des super méchantes mais pas si méchantes que ça parce qu'elles peuvent devenir gentille parce qu'un homme les aide ou parce qu'un mec méchant les a abandonnées et qu'elles sont livrées à elles-mêmes.

On peut mettre en avant deux exemples qui sont Black Widow et Harley Quinn. La première est de base une super méchante qui vit par elle-même et pour elle-même, mais maintenant on la retrouve aux côtés des Avengers, et dans une relation avec Hulk. Quant à la deuxième, elle est une méchante bien connue dans une combi en latex et sous l'emprise du Joker, et une fois foutue dehors par celui-ci on la retrouve en mini short à sauver des gens et à doucement tourner vers un côté gentil dont elle était très loin au départ.

Sans parler de leur présence, car si dans certains comics elles sont très présentes, dans les films c'est autre chose. Il y a 10 ans, le temps de présence à l'écran d'une femme était de 21%. Même si ce chiffre a bien évolué avec les années, on est encore bien en dessous de la barre des 50%.

Je ne plaide pas pour des gros blocks-busters qui mettent des femmes hyper badass et invincibles au cœur d'un film, mais plutôt pour une manière différente de les créer et de donner une place à la femme qui lui permettrait de ne pas devoir se balader en sous-vêtements pour attirer l'attention.

Et donc comment changer cette tendance ? Je ne livre évidemment pas ici un mode d'emploi digne d'une célèbre chaîne suédoise, mais plutôt des pistes pouvant amener une amélioration du traitement de la femme dans l'univers des comics en général. Dans un premier temps, en intégrant des femmes dans les équipes de dessin et pas que dans les équipes d'édition. Le fait que les



dessins ne soient conçus quasiment que par des hommes aide à ce qu'un côté érotique très fort soit toujours aussi présent aujourd'hui, et même encore plus qu'avant. En créant des équipes mixtes cela pourrait permettre de trouver des moyens moins sexistes de rendre un personnage féminin intéressant, et qui ne serait pas forcément taillée comme une mannequin lingerie et habillée comme tel.

Le premier point permettrait aussi, je pense, un rafraîchissement des personnages mais aussi de leur pouvoir. Les super-héroïnes pourraient être plus originales et surtout unique et pas une copie d'un héros préexistant pour finir par en être leur sous-fifre et plus d'être leur alter-égo.

Un autre moyen serait aussi d'arrêter de crier sur tous les toits que tous les films qui découlent des comics prouvent que l'industrie devient féministe : c'est faux, et malheureusement en véhiculant ce genre d'informations, beaucoup de gens l'acceptent sans chercher plus loin. Ce n'est pas féministe que de mettre des femmes en avant, c'est juste normal, il n'y a pas que les petits garçons qui rêvent d'être des super héros. Il faut donc continuer effectivement à faire progresser la place de la femme mais en le faisant parce que c'est normal et pas forcément féministe ou progressiste.

En conclusion, le monde qui nous a vendu du rêve depuis presque un siècle n'est pas qu'un monde d'héros où il gagne toujours à la fin. Sous ce beau masque il y a aussi, comme dans le monde dans lequel nous vivons, une discrimination très prononcée pour les femmes et même si, en étant enfant, nous ne pouvions pas percevoir la laideur de ce monde, aujourd'hui, quand nous prenons la peine de l'analyser un peu plus loin que la surface on en voit toute la laideur.



Même si les comics en un sens étaient progressistes car ils mettaient la femme en avant en tant qu'héroïne de sa propre série de livre, cela cachait malheureusement un monde très sexiste car les créateurs, en énorme majorité masculins, mettaient dans ces personnages leur fantasmes et leurs rêves d'une femme parfaite sous toutes les coutures (et donc justement les coutures ne sont pas fort présente au niveau de leur vêtements). Est-ce donc cela leur seul moyen de faire en sorte que le monde s'intéresse aux femmes ? Il faut donc dessiner des mannequins avec un bonnet D et un postérieur de la taille de celui de Celui de Kim K ou Nicki Minaj ? N'est-ce pas plutôt leurs capacités hors normes qui devraient être marquantes ?

De plus, ils se reconnaissent eux-mêmes féministes alors qu'ils en sont bien loin ; comment peut-on se proclamer comme tel, alors que le rôle des femmes dans leur équipe est de relayer en grande partie à l'éditorial uniquement ? Et que pour les seules femmes assez tenaces et têtues pour aller dans la partie de la création, celles-ci sont harcelées, autant qu'au boulot par leur collègues que sur les réseaux sociaux ? L'ironie veut donc que celles qui se comportent en héroïne en tenant dans ce monde sont bâchées de tous les côtés tout en observant des hommes réduire encore et encore le rôle de la femme, tout en disant à côté qu'elles sont importantes.

Même si des progrès ont été faits les dernières années pour l'égalité au niveau de la présence des personnages, surtout à l'écran, on est encore très loin d'une égalité partout, et malheureusement peu de personnes le savent ou l'acceptent.

Pour finir, je dirais que le monde enchanté que nous avons tous admiré ou peut-être envié est, en fait, aussi moche à l'intérieur que notre monde actuel qui donne à la femme une place peu flatteuse où l'on se base énormément sur le physique pour permettre de la mettre en valeur et non pas sur ses qualités,



aussi exceptionnelles soient-elles ; la seule beauté ici, c'est que ce monde arrive juste à la cachette de l'extérieur, en faisant croire qu'il est pour le progrès et pour les femmes en les plaçant sur une sorte de piédestal ébréché, alors que la réalité est toute autre ... en espérant qu'un jour celle-ci puisse évoluer, comme nous essayons de faire évoluer le monde.

*Maryne Grégoire*



## « L'erreur est-elle humaine », par Guillaume

L'erreur est-elle humaine ? Introduction : Bonsoir, tout d'abord, et merci à tous d'être présent ce soir. Je vais vous parler d'un thème qui me tient plutôt à cœur à savoir peut-on toujours avoir droit à une deuxième chance et de manière plus générale, l'erreur est-elle vraiment humaine ?

Pour donner une réponse à cette question, il est nécessaire de définir ce qu'est l'erreur justement.

L'erreur vient du latin « error », dérivé du verbe « errare » qui signifie « errer » et correspond à un manquement involontaire de l'esprit. C'est important car cela permet de faire une distinction entre la faute, qui est volontaire, et l'erreur qui ne l'est pas. L'erreur serait un acte de l'esprit qui tient pour vrai ce qui est faux et inversement. L'erreur est liée à un défaut de connaissance là où la faute est liée à un défaut d'action.

Mais cette erreur, peut-on réellement affirmer que c'est une caractéristique propre à l'homme ?

Les animaux ne font-ils pas aussi des erreurs ? Et finalement, l'erreur n'est-elle pas une bonne chose ?

Ce sont les questions auxquelles nous allons tenter de répondre.

### **L'erreur chez l'animal :**

En disant que l'erreur est humaine, cela peut sous-entendre que les animaux ne feraient pas d'erreur, mais est-ce réellement le cas ? Le mode de connaissance chez les animaux est l'instinct qui peut parfois apporter une connaissance innée. Par exemple, les bébés tortues qui naissent sur la plage savent d'instinct qu'ils doivent se dépêcher de rejoindre l'océan. Cet instinct est là pour les empêcher de faire des erreurs d'apprentissage qui leur seraient





fatales. Mais il arrive que les animaux doivent apprendre certaines choses par eux-mêmes, leur instinct n'étant pas suffisant.

Vous avez tous déjà vu des vidéos de chatons trop mignons qui jouent entre eux. Ces jeux sont en réalité un bon moyen de tester les limites de chacun, de comprendre où s'arrête le jeu, un apprentissage par « l'erreur » en quelque sorte. C'est en dépassant les limites qu'on prend conscience qu'elles existent. Mais peut-on réellement parler d'erreur dans ce cas ? Comme énoncé auparavant, l'erreur est involontaire alors que ce jeu permet de dépasser les limites pour mieux les connaître. N'est-on alors pas plus proche de la faute que de l'erreur car, si l'on sait qu'on fait une erreur, cela devient une faute. En cherchant la bagarre, ils connaissent les conséquences possibles d'un franchissement de limite, c'est donc une faute et non une erreur.

### **L'erreur chez l'homme :**

L'erreur pourrait être humaine car l'homme n'est pas parfait et, au contraire, est un être faillible qui ne détient aucune vérité absolue, mais des vérités fragiles. Une connaissance devient une vérité pour une population quand un grand nombre de personnes y sont adeptes. C'est pourquoi dans l'antiquité, nos ancêtres croyaient à des connaissances qui aujourd'hui nous paraissent illogiques car notre société nous a inculqué d'autres connaissances en pointant du doigt les anciennes tout comme pourront le faire nos générations futures. Lorsque Galilée affirma que la terre était ronde, à cette même période, beaucoup de personnes croyaient qu'elle était plate. C'est pourquoi Galilée fut pris pour un fou car cette vérité n'était pas celle inculquée dans les mœurs de l'époque, même si aujourd'hui nous savons qu'il avait raison. Donc aucune vérité n'est relative et absolue.

On peut également faire allusion à l'Eglise qui a préféré imposer sa vérité qui était pourtant erronée contre une observation scientifique des faits telle que proposée par Galilée. Il s'agit non pas ici d'une erreur mais plutôt d'une faute.

L'Église n'a pas remis en question son modèle malgré des preuves objectives de leur erreur et a dès lors pris conscience de ladite erreur, ce qui en fit une faute.

### **L'erreur est-elle une bonne chose ?**

Mais au final, l'erreur est-elle une bonne chose ? N'est-elle pas une source d'apprentissage pour l'homme ? Les animaux ont leur instinct pour vivre et apprendre des choses, mais l'homme n'a pas un instinct aussi développé. Il doit dès lors trouver de nouveaux moyens d'apprentissage comme la transmission orale, les écrits ou encore l'essai-erreur. En parlant de ses nombreux prototypes de l'ampoule, Thomas Edison disait : « Je n'ai pas échoué. J'ai simplement trouvé 10.000 solutions qui ne fonctionnent pas. » En se trompant, on peut se rendre compte des erreurs commises, apprendre comment ne plus les refaire et évoluer. Il est important de se tromper, de faire des erreurs car, c'est d'elles qu'on en apprend le plus. L'erreur peut servir de point de départ à une réflexion sur soi-même ou tout simplement sur son propre raisonnement. Un dicton dit : « C'est en se trompant qu'on apprend », l'assimilation de nos erreurs nous permet de réfuter intérieurement nos défauts ou nos croyances pour nous conduire à la prise de conscience de notre erreur. Lorsqu'on se trompe dans un exercice, et qu'on en a conscience, on cherche alors la bonne solution et par le biais de la correction, on comprend donc mieux la méthode de construction et d'explication.

Attention tout de même, il ne faut pas non-plus chercher à faire des erreurs pour autant. Certes elles peuvent s'avérer bénéfiques lorsqu'on prend conscience du tort et que l'on est prêt à rebondir, mais si cela n'arrive pas, elles perdent leurs vertus et prennent une dimension beaucoup plus oppressante. Rester bloqué sur une erreur est tout l'inverse d'un avantage. On n'évolue pas, on se morfond et on se renferme. Si ce proverbe existe, c'est aussi pour rappeler à tous que c'est humain de faire des erreurs. Ce sont des choses qui

arrivent et tout le monde passe par là. Ce proverbe est là pour nous dire de relativiser, de regarder en avant et de dépasser cette erreur afin qu'elle devienne une leçon.

On peut dire que l'homme est un être imparfait fait de connaissances qui ont été essentiellement construites par ses expériences quel soient bonnes ou mauvaises. L'erreur est essentielle à l'humain donc l'erreur est humaine. Mais l'erreur est aussi une conséquence de l'inadvertance et l'irresponsabilité de l'homme.

Lorsque je me trompe dans mes choix, je suis responsable de mes actes et donc de mon erreur, je ne peux rejeter la faute sur quelqu'un d'autre ou même sur l'espèce humaine. Une erreur est le résultat d'une démarche qui n'a pas été mûrement réfléchie, où l'humain n'a pas assez procédé avec méthode pour parvenir à la vérité. L'humain est faillible c'est vrai, mais il est aussi doté d'une intelligence incroyable qui peut combler ce risque minime de tromperie. L'humain peut donc réfléchir à toutes possibilités et donc éviter de faire des erreurs ou même des fautes. On peut aussi rajouter que l'homme est responsable de ses actes vis-à-vis de lui, mais aussi des autres. Si celui-ci commet une faute il ne peut avoir d'excuse, car ses erreurs ne sont que le résultat de sa mauvaise démarche intellectuelle.

De plus, l'homme peut se cacher derrière cette expression « l'erreur est humaine » pour avoir bonne conscience et ne pas se remettre en question. « L'erreur est humaine » est un bon moyen pour se justifier et faire culpabiliser autrui de sa remarque désobligeante. L'homme pourra alors se sentir soulagé et n'aura pas honte de son acte. Il ne se remettra pas en question et aura bonne conscience. Alors que son erreur n'est que la conséquence de sa mauvaise conduite ou son imprudence. Lorsque je casse une vitre et que je me fais disputer, ne suis-je pas tenté de répliquer « l'erreur est humaine » pour



me justifier et surtout pour faire culpabiliser mon accusateur ? Oui car la conscience dit qu'il faut se protéger et ne pas avouer ses faiblesses.

L'erreur n'est pas le propre de l'homme car elle est le résultat d'une démarche non réfléchie alors que l'homme est intelligent.

### **Peut-on empêcher l'erreur ?**

Aucun être ne possède la connaissance absolue, est-il possible dès lors de ne plus faire d'erreur ? Comment juger le vrai de l'erreur entre deux personnes affirmant détenir la vérité ? L'erreur se pose donc aussi en fonction du point de vue de la société et des interlocuteurs. Une connaissance présente peut devenir une erreur passée et inversement lorsqu'elles sont confrontées aux faits avérés. Les connaissances actuelles pourraient être remises en doute à l'avenir et nous serions tous dans l'erreur alors que nous pensions être dans le vrai. Il est donc difficile d'être sûr que l'on ne fasse pas d'erreur à nos dépens. Une manière de minimiser la probabilité d'erreurs pourrait être de remettre plus de choses en question, faire preuve d'un esprit critique. Il est évident que l'excès nuit en tout et qu'il ne faut pas non-plus sombrer dans les abîmes d'un doute déraisonné, (car si vivre c'est douter...) mais ne douter de rien ne fait qu'accroître la probabilité de commettre des erreurs. L'erreur est parfois inévitable car elle est inhérente à une méconnaissance d'un sujet, quel qu'il soit.

### **Faut-il toujours donner une deuxième chance ? :**

Mais alors, si c'est humain de faire des erreurs, aurions-nous tous droit à une deuxième chance ? Un proverbe anglais dit "Fool me once, shame on you. Fool me twice, shame on me" qui se traduit par "Trompe-moi une fois, honte sur toi. Trompe-moi deux fois, honte sur moi." Ce proverbe met en alerte sur le fait de ne pas donner une deuxième chance, mais dans le cadre d'un "piège" justement. La première fois, on ne connaît pas les conséquences, il s'agit d'une

erreur. La deuxième fois, on les connaît et il s'agit donc d'une faute. Ce proverbe incite donc à ne pas s'en vouloir des erreurs, mais plutôt des fautes et, justement, d'utiliser les erreurs pour apprendre et ne pas se faire avoir une deuxième fois. Lorsque quelqu'un fait une erreur, il est pour moi important de lui donner une deuxième chance, si tant est qu'il ait compris la leçon à tirer de son erreur car il ne connaissait pas les conséquences de ses actes. Si c'est une faute qu'il fait, c'est plus délicat car il connaissait les conséquences. Dès lors, comment s'assurer qu'il ne le refera plus ? Personne ne peut savoir et tout devient une question de confiance.

### **Seconde chance et empathie :**

La seconde chance est une preuve d'empathie, elle n'invite pas à oublier et de faire table rase des erreurs, mais plutôt de pardonner et d'avancer avec les personnes dans l'erreur. La civilisation se baserait entre autres, selon Margareth Mead, de l'empathie et la force de progresser, de transformer une erreur afin d'évoluer et ne pas rester enlisé dans une situation immobile. Qu'importe qu'une erreur survienne, se lamenter ne fera que chercher à soulager la peine l'espace d'un instant mais n'arrangera pas la situation. L'erreur est là, qu'on le veuille ou non, et il vaut mieux saisir l'occasion, d'apprendre à travailler cette erreur afin de la rendre leçon. Même s'il s'agit de l'erreur d'autrui, c'est toujours une opportunité d'avancer plutôt que laisser quelqu'un sur le côté. C'est en cela que Margareth Mead trouve que le pardon et l'empathie sont les propres de notre civilisation. D'après elle, un des premiers signes de notre civilisation est la découverte d'un ancien fémur cassé et soigné. Ce fémur montre qu'un blessé a été pris en charge par un compère et prouve que l'on est passé de la loi du plus fort à une certaine civilisation préférant sauver ses congénères plutôt que de les laisser seuls à leurs sorts. Ils ont préféré avancer ensemble plutôt que de lui laisser assumer les conséquences de son erreur.

Il faut toutefois nuancer que l'empathie diverge en fonction de l'affection portée à son intervenant. En effet, dans la situation précédente, il est difficile d'imaginer que les deux protagonistes ne se connaissaient pas. Il en va de même pour l'empathie dans notre société actuelle. Il est plus aisé de faire preuve d'empathie et d'octroyer une seconde chance à une personne dont on connaît les bonnes intentions et en qui on a une certaine confiance comme mentionné au préalable, plutôt qu'envers un parfait inconnu situé à l'autre bout du monde. On peut malheureusement l'observer lors des catastrophes naturelles ou non, l'empathie est proportionnellement plus forte lorsque lesdites catastrophes ont lieu à proximité.

### **Perseverare diabolicum :**

J'aimerais revenir sur la citation initiale qu'est « L'erreur est humaine ». Saint Augustin a proposé une suite à cette maxime : « Errare humanum est, perseverare diabolicum. » qui signifie « L'erreur est humaine, persévérer dans son erreur est diabolique. » En disant cela, le philosophe affirme donc qu'il n'est pas grave de faire des erreurs, mais que le mal se trouve dans la non-remise en question que celles-ci impliquent. Il exprime ainsi clairement la dualité bénéfique et péjorative qu'apporte une erreur. Une erreur n'est pas bonne ou mauvaise en elle-même car involontaire, mais ce qui en découle en revanche aura un impact sur la personne dans l'erreur. Pour Saint Augustin, ce n'est pas l'erreur qui est importante, c'est la façon dont on réagit qui l'est. Persévérer dans son erreur et ne pas en tenir compte est une faute. Un célèbre justicier vous dirait : « Pourquoi tombons-nous ? Pour mieux apprendre à nous relever. » L'erreur peut vous laisser au sol, mais elle vous permet également d'apprendre à mieux rebondir, à faire face à une situation similaire. Elle permet d'apprendre en somme.

## Conclusion :

Nous avons donc vu que l'erreur a ses avantages comme ses inconvénients. Elle peut être moteur de remise en question, moyen de rebondir pour mieux s'en sortir et une façon d'apprendre, mais il ne faut toutefois pas la prendre comme une banalité et ne pas réagir face à elle. L'erreur étant involontaire, il est difficile de la voir comme étant implicitement et purement mauvaise. Elle est surtout un moyen de réagir. Cette célèbre diction, même si parfois utilisé à tort pour se dédouaner de toute responsabilité, est avant tout aussi un conseil, un encouragement visant à nous rappeler que nous sommes justes humains et qu'il est normal de se tromper. Il ne tient juste qu'à nous de trouver comment en tirer les bonnes leçons.

*Guillaume Bellon*



## 2. « La physique selon nos sens ou comment l'humain a pu voir l'invisible », par Valentin

Bonjour tout le monde,

Aujourd'hui j'aimerais vous présenter un sujet qui me parle beaucoup, puisque comme vous le savez, je suis étudiant en physique, ce qui en fait mon sujet de prédilection. Cependant, je peux rassurer les gens ci-présents qu'il ne s'agira pas d'une discussion détaillant un processus physique particulier ou une lubie dans le genre ; certes, j'utiliserai de temps en temps des exemples provenant effectivement de certains domaines bien connus par moi, mais ils seront tenus simples. Ainsi, si un exemple ne devrait pas correspondre à quelqu'un, pas besoin de s'inquiéter, comprendre l'exemple ne sera pas le but du texte. De toute façon, il reste la possibilité de pouvoir poser des questions à la fin.

La physique et la science en général ont tendance à être des sujets difficiles à comprendre et à maîtriser. Pourtant, il s'agit d'un domaine qui étudie les phénomènes autour de nous et est quasi considéré comme une inspection fondamentale de notre réalité. Pourtant, nous vivons dans ce monde et communiquons avec lui à travers nos sens. Quel est le lien entre nos sens et la physique ? Pouvons-nous surpasser nos sens ou sommes-nous limités par ces derniers ? C'est ce dont nous allons parler maintenant !

Cependant, observons d'abord pourquoi la physique se prête particulièrement bien à l'analyse. Outre le fait qu'il s'agit de mon sujet de prédilection, qu'est-ce qui distingue le domaine physique des autres domaines de la science ? En premier, nous allons écarter les sciences humaines et sociales, dues à leur caractère centré sur l'humain et donc influencés directement par celui-ci. Il nous reste donc les sciences fondamentales, elles-mêmes divisées entre les sciences formelles, qui comprend la mathématique, la logique, l'informatique





etc., et entre les sciences empiriques, comme par exemple la biologie, la chimie et la physique. Vous pouvez constater que les deux subdivisions se distinguent par le fait que les sciences formelles posent leurs fondements sur des axiomes, tandis que les sciences empiriques trouvent leur source, comme le nom dit déjà, sur des lois dictées par la nature et donc par le monde réel. Nous pouvons donc voir la raison pour laquelle je mets les sciences expérimentales en avant est leur rapport évident avec nos sens, qui permettent de nous connecter et ainsi d'interagir avec le monde réel. Naturellement, il faut prendre en compte que les sciences empiriques font la supposition très forte qu'il existe une réalité objective et impartiale par rapport aux observateurs.

Maintenant que nous avons isolé les sciences expérimentales, il nous reste à voir pourquoi nous pouvons y extraire la physique comme le domaine plus apte à l'analyse par laquelle je vais procéder. Regardons comment est défini la physique dans le dictionnaire. Selon le Larousse, nous avons que la physique est une « Science qui étudie par l'expérimentation et l'élaboration de concepts les propriétés fondamentales de la matière et de l'espace-temps. » Bien qu'il s'agisse seulement que d'une définition parmi de nombreuses autres, elle reste parmi mes préférées du fait de sa simplicité : comme vous pouvez voir, le cœur de la physique se situe dans sa fundamentalité, dans son élémentarité.

Personnellement, j'aime aussi utiliser une autre définition : « La physique est ce que les autres domaines de la science ne sont pas ». Bien qu'évidente, cette affirmation me sert surtout à pouvoir indiquer la variété des sous-domaines correspondants : à la base, la physique classique de Newton et l'électromagnétisme de Maxwell n'avaient aucun lien entre les deux, et pourtant étaient classées comme deux théories fondamentales, même si nous pouvons tracer plus ou moins le lien entre les deux. Seulement la fundamentalité des deux phénomènes les ramène ensemble dans la physique.



Maintenant, que nous avons situé la place de la physique, j'aimerais aussi préciser que ce que je comprends sous sens. Quand je parle de sens je parle principalement de sensorialité, mais pas uniquement des cinq sens primordiaux, c.-à-d. la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Je parle principalement de toute influence qui peut agir sur notre pensée rationnelle et intellect de façon externe.

Cela fait, nous pouvons ainsi commencer par la partie centrale du discours.

Je pense que nous pouvons tous affirmer que la conquête de la nature par les sciences, et ainsi en particulier par la physique, peut être considérée comme un succès. Le progrès qu'elle a apporté nous a permis de se retrouver à une civilisation plus avancée que l'humanité ne l'a jamais été. Du domaine microscopique dominé par la mécanique quantique au domaine cosmologique géré par la relativité générale d'Einstein, il est plutôt surprenant que nous soyons capables d'arriver à de telles longueurs. Cependant, pourquoi pouvons-nous considérer cela surprenant ?

Nos sens ont été conçus afin que nous soyons aptes à comprendre le monde qui nous entoure et, de cette façon, à communiquer avec lui. Ainsi, les sens pourraient remplir la même fonction que la physique c.-à-d. en quelque sorte de toucher le monde tel qu'il est et d'en saisir la réalité.

Cependant, ce n'est pas le rôle exact qui a été attribué à nos sens. Rappelez-vous ce que je vous ai dit auparavant : la physique possède l'attribut d'une inspection fondamentale, mais ce n'est pas forcément un attribut de nos sens. A la base, en considérant l'angle de vue évolutionnaire, nous sommes des chasseurs et des cueilleurs. Des aptitudes comme voir, entendre, goûter, garder l'équilibre etc. nous permettent de choisir les actions qui nous gardent



en vie. De ce point de vue, nos sens ne remplissent pas une fonction tellement différente de celle des animaux.

Il semble donc que la seule chose alimentant la recherche scientifique est notre intellect, à lui tout seul. Cependant, la recherche empirique nécessite une connexion, et donc une observation, du monde réel, ce qui donc revient à une utilisation de nos sens. Après tout, les physiciens qui ont vécu avant nous étaient bien tous humains. Il se trouve que nous pouvons déceler un compromis : l'instrument.

Afin de donner le ton pour la suite, intéressons-nous un peu plus au caractère expérimental de la physique. Galilée fut parmi les premiers à comprendre que l'explication des phénomènes de la nature se trouvait au-delà des sens : en l'an 1609, en août pour être précis, il pointa pour la première fois la lunette astronomique vers le ciel nocturne et y vit des structures mystérieuses, mais bien connues aujourd'hui, comme les taches solaires ou les anneaux de Saturne.

Bien sûr, il existait d'autres instruments de mesure, déjà connus par les Grecs, comme par exemple la règle graduée ou le rapporteur. Cependant, ce genre d'instrument servait principalement à pouvoir mesurer des quantités principalement géométriques, comme il était déjà connu qu'on pouvait représenter le monde réel par la mathématique, implémenté à travers la géométrie. L'utilité de ces instruments était principalement de préciser une réalité déjà bien perceptible par nos sens.

Ce furent aussi les Grecs, en particulier un certain philosophe appelé Aristote, qui étaient les premiers à concevoir une science qui appelèrent physique, bien qu'elle fût plus une philosophie que la discipline scientifique que nous connaissons aujourd'hui. Cependant, cette physique aristotélicienne eut un



impact considérable sur sa conception pendant presque deux millénaires, avant l'apparition de la physique moderne au 17<sup>ième</sup> siècle.

Il semble que certaines conceptions de la physique aristotélicienne ne semblaient pas convenir à l'avancée scientifique. A travers les quelques différences, nous pouvons en isoler une en particulier : au contraire du rôle plus actif la physique contemporaine, la physique selon Aristote est purement contemplative, c.-à-d. que l'observation sert de vecteur principal à l'interaction de la nature. Selon Aristote, le physicien ne possède pas de contrôle sur la nature, mais ne fait que partie d'elle et ne peut ainsi que l'observer. L'expérimentation ne fait que partie de la science seulement à partir de l'époque de Galilée.

Ainsi, en l'absence d'instruments de mesure physique, ce qu'il reste est l'utilisation de nos sens. Cela eut pour conséquence une conception supplémentaire de la physique antique : le monde réel doit pouvoir être expliqué de façon claire et évidente, sans que les mécanismes de la nature se cachent devant nos sens. Nous sommes en quelque sorte dans le cas d'une physique illuminée.

La physique moderne est ainsi tout le contraire de cette illumination. Nous sommes constamment plongés dans une obscurité des sens. En effet, les vraies causes des mécanismes de la nature ne sont pas perceptibles par nos sens, mais plutôt par la création d'expériences scientifiques, qui ont l'avantage de pouvoir démontrer des effets inattendus, mais aussi de tester les cas limites de la réalité physique. Ce dernier point était certes difficile à concevoir dans une physique aristotélicienne, puisque la réalité n'est qu'une approximation d'une réalité composée d'un ensemble de phénomènes, voire même une réalité faussée par le résultat du mélange des phénomènes. Cela nous permet



de comprendre pourquoi les Grecs n'arrivaient pas à concevoir le principe de relativité galiléenne (qui correspond à la première loi de Newton).

Ainsi, par la conception progressive d'instruments de mesure, qui au contraire ne sont pas le fruit d'une participation passive à cette science, mais qui utilisent activement les principes découverts par cette science même, permettant d'étendre considérablement la portée de notre perception du monde.

Nous avons donc créé un système nous permettant de passer outre la limitation que nos sens nous offrent. Il semble que l'intellect prime sur la conception de la science, nos sens restent dans cette systématique rien qu'un outil permettant d'accéder à une extension permettant elle d'accéder à une réalité plus précise.

De plus, nous avons réussi à utiliser un langage qui nous permet de communiquer de façon plus précise, tant qu'entre êtres humains, tant qu'avec nos instruments de mesure : il s'agit de l'incorporation de la mathématique à la physique en tant qu'outil permanent. Cela fait, nous avons enlevé le biais subjectif que nous avons toujours par rapport à nos instruments. Bien sûr, je prends surtout en compte la physique d'Aristote, qui était très qualitative. D'un autre côté, il n'empêche que des astronomes antiques, tels que Ptolémée, incorporent une description mathématique relativement poussée pour décrire le mouvement planétaire. Il ne s'agit donc pas, comme déjà mentionné auparavant, d'une idée nouvelle.

Cette considération par rapport à une physique complexe et cachée, permet d'expliquer en partie l'émergence de mouvements de « science deniers », dont font partie les antivax, maskdeniers, climate change deniers et la flat earth theory. Au fil, des siècles, la science est devenue relativement complexe, avec



un système de compréhension tellement obscur qu'il faut cinq ans d'études pour seulement couvrir les bases fondamentales. Seulement, une poignée de gens refusent de savoir que le monde autour d'eux ne peut être étudié qu'à travers des théories mystérieuses qui peuvent paraître bien ésotériques, ce qui entraîne des gens plus ignorants à essayer d'expliquer leurs propres théories avec seulement l'utilisation de leurs sens et de leur intuition primitive. Je vous conseille pour cela de lire l'expérience du canal de Bedford. Après tout, regarder la lumière est toujours plus agréable quand on ne veut pas comprendre ce qu'il y a dans le noir. Il semble qu'un retour en arrière vers une considération plus contemplative de la nature et donc principalement basé sur nos sens n'est plus possible.

Ainsi, nous pouvons affirmer la victoire de l'esprit et de l'intellect sur nos sens, qui sont donc relégués en tant que rôle inutile quant à la contribution du progrès scientifique. On pourrait donc terminer le discours ici, n'est-ce pas ? Ce serait évidemment une conclusion bien trop hâtive et trop simpliste.

Je vais vous montrer un autre côté de la physique, qui semble dans un premier temps contredire ce que j'ai dit auparavant. Pour cela, je vous demande de vous rappeler la deuxième loi de Newton. Bien sûr, pour certains, elle date un peu, je vais donc vous l'énoncer : la force résultante sur un objet, dans un référentiel galiléen, est égale à son accélération multipliée par sa masse. Il s'agit donc du classique  $F = ma$ , qui est essentielle pour déterminer la dynamique des corps dans le cadre de la physique newtonienne. Nous avons d'un côté la masse et l'accélération, qui sont des quantités relativement faciles à interpréter : la masse est une propriété d'un objet indiquant sa lourdeur et l'accélération est simplement un changement de vitesse. Au premier abord, il ne devrait pas y avoir de problème d'interprétation. De l'autre côté, nous avons la force. Qu'est-ce que la force ? D'un point de vue physique, ce concept sort presque de nulle part et est relativement difficile à



utiliser de façon consistante. Pourtant, vous savez très bien ce qu'est une force. Une force, c'est quand j'appuie ma main sur cette table. J'applique une force pour soulever ce verre. J'applique une force lorsque je dois pousser une voiture hors d'un fossé. En effet, la notion intuitive de la force provient de la perception sensorielle d'une contraction musculaire. Il semble que notre physique soit ainsi développée autour de concepts qui sont issus de nos sens. De la même façon, que se passe-t-il lorsque vous pensez à la masse d'un objet ? Vous allez penser au poids que cet objet aura dans votre main, qui est à nouveau une force !

Serions-nous ainsi tellement dépendants de nos sens ? En tant qu'êtres humains, nous vivons dans un monde avec lequel nous communiquons en constance. L'influence que nous obtenons de lui dépend de l'entourage dans lequel nous grandissons. Nous savons déjà que nous sommes influencés par la culture dans laquelle nous nous trouvons et le langage que nous parlons influencent notre manière de penser. Pourquoi les sens seraient-ils exempts de cela ? Au contraire, nos sens définissent notre manière de penser considérablement : après tout, nos pensées ne sont qu'une interprétation des données envoyées par nos sens, on pense avec des images, des sons, des sensations etc.

La pensée du scientifique physicien n'en fait pas exception. Comme vous savez, la vue est le sens le plus utilisé par l'humain. Regardez à toute l'imagerie que vous pouvez trouver en physique, en commençant par l'omniprésence de constructions géométriques en passant par l'utilisation massive de graphiques et diagrammes et en finissant par une tonne d'analogies visuelles. Par exemple, nous étudions la physique des ondes principalement en considérant la visualisation d'une corde vibrante et du mouvement des vagues. En relativité générale, nous parlons de courbure d'espace-temps, originaire de la courbure d'une surface, ce que nous pouvons observer tous les jours.



Cette limitation que nous portons par rapport à nos sens se remarque principalement au niveau de la mécanique quantique, où surtout la vue ne peut pas être utilisée comme interprétation principale : prenez le spin par exemple, qui est une quantité intrinsèque à chaque particule, au même titre que la masse et la charge. Cette quantité représente la rotation de la particule autour d'elle-même. Pourtant, les particules sont des objets qui ne possèdent pas de dimension, il est donc absurde de parler de rotation autour d'elle-même. Il s'agit donc d'une quantité simplement analogique, tandis que nous utilisons la masse et la charge presque de la même façon quantiquement que macroscopiquement. Ceci qui nous fait poser la question à quel point nous ne faisons que d'utiliser des analogies ?

Malgré la complexité de la physique, nous sommes forcés à utiliser des concepts simples, simplicité ne venant pas seulement de nos sens, mais surtout de l'interprétation qu'on leur donne. En effet, la différence principale entre nos yeux et une caméra se trouve dans le traitement de l'information. Tandis qu'une caméra enregistre l'entièreté de l'information transmise à lui sous forme d'une carte digitale, nous percevons les images reçus par les yeux selon ce que notre cerveau y interprète, c.-à-d. les formes, couleurs, substructures etc. qui simplifient l'information qui arrive à nous. Nous ne pouvons donc pas percevoir la complexité de ce monde, comme le cerveau ne le permet pas. Cette simplification nous empêche de comprendre les concepts apparaissant dans la physique de façon fondamentale. Il semble que nous vivons peut-être dans une fausse réalité conceptuelle, dictée par ce que nous interprétons de nos sens, nous limitants complètement.

Cette analyse semble contredire ce que j'ai dit auparavant, que notre intellect domine la science, au contraire de l'argument ci-présent que les sens limitent notre compréhension. Cela dit, ils ne sont contraires qu'en apparence. Tel que





le choix que nous avons afin de pouvoir créer une œuvre d'art librement et sans contraintes, nous avons aussi la possibilité de poser des contraintes sur la création d'une œuvre. Bien que cette création sous contrainte pourrait être ainsi moins créative, ce n'est pas forcément le cas, comme ces contraintes peuvent mener à un chemin créatif nouveau, que la créativité à elle toute seule n'aurait pas suffi. Cette analogie est certes un peu hors thème, c'est pour cela que je vais illustrer cette idée un peu plus physiquement.

Prenons ainsi deux sources de son, par exemple des hauts parleurs, dont le premier jouera d'abord un son à, disons, 400 HZ et l'autre émettra un son de 1000 HZ. Jouez-les à tour de rôle, en effet, vous entendrez à tour de rôle un son pur de 400 Hz et un son à 1000 Hz. Maintenant, activez vos deux haut-parleurs en même temps, et vous entendrez un son de 400 Hz, de 1000hz ET de 600Hz. Vous pouvez essayer l'expérience à la maison. Est-ce qu'un des haut-parleurs a décidé de dysfonctionner juste maintenant ? L'explication est une autre. Voyez-vous l'oreille à la base ne possède qu'une chaîne d'entrée pour faire passer des vibrations d'air à un son dans notre cerveau, c.-à-d. qu'il perçoit tous ce qui entre dans l'oreille à la fois. Même s'il est capable d'analyser plusieurs sons à la fois, comme notre cerveau est parfois un peu lent, il se peut qu'il détecte une variation sur le son lui-même. Dans le cas de nos deux sons, ce qui arrive, c'est à cause d'interférences constructives et destructives, nous obtenons une variation de l'amplitude du son. C'est ce qu'on appelle le phénomène de battement. Cette interférence existe uniquement parce que le son passe à travers le même canal, qui est l'oreille. Pourtant, d'un point de vue physique, les deux ondes sonores existent indépendamment, tout comme l'onde qu'elles créent, mais l'oreille perçoit quand même un supplément. Nous avons donc une réalité inexistante créée par notre perception. Cependant, les médecins constatent et comprennent que les sources ont une existence séparée, mais le phénomène de battement est pourtant bien présent. Qu'est-ce qui a donc gagné, notre intellect ou nos



sens ? Au final, les deux. Comprendre les phénomènes d'interférence constructive et destructive qu'on peut retrouver dans la nature était essentiel afin de comprendre la physique des ondes, qui ont des applications en optique, physique des solides et de la mécanique quantique. Nous avons donc pu voir, ou plutôt entendre, un concept qui à priori n'était que propre à nos sens et nous avons pu l'appliquer afin de créer une réalité plus riche que ce que nous avons au premier abord selon la théorie fondamentale.

Nos sens, d'un certain point de vue (sans mauvais jeux de mots), nous permettent d'être plus créatifs et plus expansifs avec le processus de découverte, à la place de se retrouver cartonné à essayer de trouver simplement une vérité nue. Ainsi, la recherche en physique n'est pas forcément un processus composé uniquement d'une recherche de la fondamentalité réelle, mais plutôt la recherche des structures fondamentales qui composent la nature. Le travail du physicien est ainsi un travail de modélisation, qui raffine son œuvre au fil des informations qu'il reçoit. Cette modélisation ne correspond peut-être pas à la vraie réalité, réalité à laquelle nous ne pouvons difficilement voire même effectivement jamais accéder. C'est sur ce travail que le physicien a le contrôle complet.

Il est donc évident de comprendre que le travail du physicien touche notre sens de l'esthétique. La physique ne s'intéresse pas forcément à la vérité brute, mais à une expression de cette vérité qui nous porte une certaine beauté. Sans cette recherche d'esthétisme dans la physique, Einstein n'aurait pas su trouver l'expression de la relativité générale : cette dernière aurait été moins acceptée s'il avait décidé d'utiliser à la place d'une seule équation le set des 32 équations différentielles couplées, il ne l'aurait peut-être même pas découvert de cette manière. A la place de cette horreur, nous avons une l'équation d'Einstein, qui relie la matière et l'énergie directement à la courbure dans l'espace-temps. Simple et magnifique ! Une des plus belles équations de la physique.



Au final, nous constatons que la physique retrouve un caractère très humain. Comme déjà dit auparavant, nos sens nous servent principalement à nous retrouver dans un monde dans lequel il faut vivre et survivre. Et au fond, la science, qui ainsi reste très influencée par nos sens, permet à l'humain de retrouver sa place dans l'univers et ainsi de s'y situer.

*Valentin Weber*



# Présentation d'un Philosophe : HANS JONAS

## Hans Jonas et le concept de Dieu après Auschwitz



**Hans Jonas** (10 mai 1903 – 5 février 1993) est un historien du gnosticisme et un philosophe allemand. C'est avec son éthique pour l'âge technologique qu'il s'est avant tout fait connaître, en particulier au-delà des cercles philosophiques. Cette éthique est développée dans son œuvre principale, *Le Principe responsabilité* (1979). Il est l'un des rares philosophes du XXe siècle à avoir réfléchi sur les problèmes environnementaux et les questions du

génie génétique.

Cependant, Jonas est également un croyant et un métaphysicien. En tant que juif exilé, il s'est interrogé sur la question de Dieu malgré le génocide juif. J'ai souhaité discuter de son essai philosophico-théologique en quelques lignes dans cette grenouille.

### **Le Dieu de Jonas**

Le concept de Dieu pour Jonas est d'ores et déjà ciblé : il s'agit du concept de Dieu après Auschwitz. Jonas parlera donc de Dieu après un événement notoirement marquant : celui de penser la *personnification du Parfait*, de l'Amour, de la Bonté, du Bien après ce qu'il qualifie et ce que nous qualifions communément du « plus grand crime de l'humanité ». L'accroche à la question métaphysique que se pose Jonas est la suivante : pourquoi Dieu, s'il est si bon et si parfait, n'est-il pas intervenu pour stopper l'horreur et les crimes barbares de l'holocauste, de la Shoah, du génocide juif ? Comment concilier la bonté de Dieu à l'existence du nazisme, de l'antisémitisme, de l'inhumanité et de l'extrême-violence dans le monde qu'il a créé ? « Quel est



ce Dieu qui a pu laisser faire cela ? ». Et de fait, nous sommes en droit de nous demander si Dieu existe vraiment, au vu de ce qu'il est capable de laisser faire, compte tenu des caractéristiques qui le qualifie – caractéristiques contradictoires et/ou antagonistes avec ce qu'il s'est passé au vingtième siècle.

Il est d'autant plus difficile de comprendre ce « laisser faire » de Dieu pour un Juif de confession religieuse sous l'égide de l'Ancien Testament. En contexte, le monde pour le Juif est un lieu de rédemption, et le peuple juif est le peuple élu par Dieu. La conception du monde pour le Juif est différente de la conception du monde du chrétien, pour qui le monde est un lieu où le mal peut exister mais qui peut être rendu meilleur par les ascèses, la foi et la rationalité. Il s'agira donc, dans le mythe jonassien que je vais exposer dans le point suivant, de repenser Dieu après le génocide juif.

Autrement dit, ce court article analysera la théodicée jonassienne, ou l'essai philosophico-théologique intitulé « Le concept de Dieu après Auschwitz » plaidant l'existence de Dieu et sa cause face au mal.

Après Auschwitz, endroit de barbarie, de solution finale, il n'est plus question pour Jonas de prouver l'existence de Dieu, mais plutôt la capacité à admettre la présence divine. Il n'est plus question de foi, mais de dignité humaine ! Jonas, dans son livre, va dépouiller l'homme de sa nature humaine. Cette conception est particulièrement inédite. Nous allons le voir, Dieu renie son essence divine au profit de sa création.

### **Le mythe jonassien de la création**

Il faut d'emblée préciser que, pour Jonas, le mythe de la création induit un renoncement. Dieu, pour créer le monde, renonça à sa toute-puissance, renonça à sa faculté et/ou à sa possibilité d'agir sur le monde une fois celui-ci créé. Il renonça à lui-même, en se donnant entièrement à sa création. Le mythe jonassien implique la thèse de l'immanence de Dieu au monde, opposée au dualisme chrétien visant le monde d'une part, et la



transcendance de Dieu comme pure idole inaccessible de l'autre, ou d'un quelconque providentialisme.

C'est donc bien un mythe induisant l'immanence, mais il faut également souligner que ce n'est pas un panthéisme immanent, comme il en serait question chez des philosophes tels que les stoïciens ou Spinoza, pour qui « tout est absolument Dieu ». Dans le mythe jonassien, Dieu s'est « dépouillé de sa divinité » ; il a abandonné son être au profit du devenir. Il a abandonné son être « tout-puissant » pour le devenir de sa création qui est le monde. Nous avons donc affaire ici à un Dieu impuissant, ce qui est on ne peut plus inédit dans la théologie. Il y a chez Jonas autant un aveu de décès de Dieu qu'un radical renversement dialectique notable aussi fantastique que scandaleux : il n'est plus question que Dieu aide les hommes, mais que les hommes aident Dieu – l'aident à se retrouver, puisqu'il s'est dépouillé de sa divinité en eux.

Après Auschwitz, force est de constater que Dieu s'est dé-diviniser : il est impuissant, dans le monde, dans les choses, car l'acte créateur a produit la matière et de par la matière, le hasard fit que la vie est apparue. Il s'agit alors d'une reconquête innocente de Dieu à soi-même, par l'apparition de la vie, et de par la vie l'apparition de la perception, de la sensation, du désir. Par le hasard de la création de la vie, après que Dieu eut créé la matière, « *l'éternité trouve une force, elle s'emploit, contenu après contenu, d'un acquiescement à soi, et pour la première fois le dieu qui s'éveille peut dire que la création est bonne* ». C'est par la vie et l'évolution hasardeuse qui ne cesse de continuer que Dieu parvient petit à petit à reprendre conscience de lui-même. C'est par ce devenir que Dieu, partie de nous, mais dépouillé de sa divinité, peut s'acquiescer à soi-même de plus en plus. En résumé, nous avons donc affaire à un Dieu impuissant, ayant renié sa divinité au profit de la création. Dieu s'est dépouillé de sa divinité, ainsi que l'homme est dépouillé de sa nature humaine : le mal cohabite avec le bien.



Jonas précise cependant que lorsque l'humain, être rationnel, est apparu, les principes de responsabilité et la liberté sont apparus eux aussi. La moralité est alors possible avec l'homme, et la création cesse d'être innocente : avec l'homme, le mal est possible. A partir de ce stade, Dieu peut soit progresser dans sa connaissance de soi-même à travers des humains qui choisissent le bien, ou régresser, à travers ceux qui choisissent le mal : comme les adeptes de la Shoah. C'est donc bien par nous que Dieu se redécouvre, réapprend à se connaître. Cette théologie pense que ce n'est pas Dieu qui aide les humains, mais les humains qui aident Dieu. L'homme a donc une tâche : celle de choisir le bien et de permettre à Dieu un retour à soi. Le destin de Dieu est entre les mains des hommes, ce n'est donc pas le destin des hommes qui est entre les mains de Dieu.

### **Conclusion sur la conception jonassienne de Dieu**

Le dieu de Jonas est un Dieu créateur, s'étant dépouillé de sa divinité. Il s'est auto-renié au moment de la création. C'est un Dieu désormais impuissant (la Shoah n'a pas été empêchée car il ne pouvait pas intervenir, car il a renoncé à sa toute-puissance), immanent au monde, et cherchant à s'acquiescer à soi-même à travers la création hasardeuse de la vie. Cependant, le mal coexiste avec le bien, faisant que depuis l'apparition de l'homme, son chemin ascendant vers sa propre connaissance ne s'avère plus être une nécessité.

*Axel Nagy*



# Les articles

## I. Premier partage : Solitude et philosophes

La solitude est moins une affaire de philosophie qu'une affaire de philosophes, voire de méthode philosophique. Pensons à la cabane dans les bois américains de Thoreau, à celle perchée sur les versants des fjords norvégiens de Wittgenstein, aux ballades dans la Forêt noire de Heidegger ou encore à la solitude (qui n'étonnera personne) d'Arthur Schopenhauer.

A quoi sert la solitude, la solitude du philosophe ?  
A mettre le monde entre parenthèses durant un temps. Pas de façon permanente. Un temps seulement. Mais à quoi bon ?



Personnellement, j'ai toujours eu du mal avec les philosophes invités sur les plateaux télé afin de commenter l'actualité. Réduire ainsi l'activité philosophique à un simple commérage du quotidien m'exaspère. Comme si, parce que la personne est « philosophe », celle-ci aurait une analyse plus profonde, plus juste de la réalité immédiate. C'est oublié que le temps philosophique est un temps long. C'est oublié que le temps des idées est un temps très long. Là se trouve une différence majeure entre la philosophie et la sociologie (qui analyse la société dans sa contemporanéité) ou encore la science politique (qui a pour but d'agir sur le présent sociétal).

Si nous pourrions être d'accord avec Marx lorsqu'il disait que les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde et qu'il fallait désormais le changer, nous voudrions cependant insister sur le fait que l'un ne va pas sans l'autre. Où aller ? Le philosophe cherche. Heidegger se perd entre 1934 et 1946 dans des « Chemins qui ne mènent nulle part ». Où aller ? La question est bien celle du sens de l'existence, de l'existence non plus seulement individuelle comme les



existentialistes la développaient, mais également la question du sens de l'existence sociétale. Qu'est-ce qui fait une société ? Qu'est-ce qui fait l'unité d'une société ? Cette unité est-elle mise à mal – comme certains le pensent – par la gauche identitaire ? L'identitarisme est-il une menace pour l'universalisme ? Toutes ces questions émergent d'enjeux cruciaux de notre société contemporaine. Toutes ces questions doivent préoccuper tout un chacun en philosophie des sciences humaines et sociales.

La société contemporaine est en ébullition. Voilà pourquoi, j'estime que prendre du recul sur celle-ci est plus que jamais nécessaire. A l'inverse de Sartre qui se voulait un intellectuel, un philosophe engagé notamment dans les événements de 1968, je considère qu'un retrait est fondamentalement nécessaire pour mieux analyser les événements en cours. Nous sommes là face à deux conceptions de qui doit être le philosophe : l'homme engagé dans les événements présents vs l'homme retiré analysant les faits du haut de sa tour. Je souscris au deuxième type. Mais pourquoi ?

Car si comme nous le disions plus haut, le temps des idées est un temps long, alors pour mieux penser le réel, pour le penser de manière plus rationnelle et moins émotive, il faut se désengager de l'action politique directe. Qu'on me comprenne bien, je ne plaide pas pour un détachement érémitique du philosophe. Non. Je ne plaide pas pour que le philosophe n'ait jamais rien à dire sur la société. Non. Je plaide pour un juste milieu entre l'action directe et le retrait total car j'estime qu'il y a un temps pour tout. Il y a un juste milieu entre commenter tous les jours l'actualité via son compte Twitter et le fait de ne jamais rien dire sur les temps présents. Ce juste milieu se situe dans la rédaction d'ouvrages philosophiques, d'articles d'analyse prenant pour point de départ les événements contemporains sans pour autant trop s'y mêler.



Il y a quelques années est apparu un rayon « philosophes médiatiques » dans la bibliothèque de l'ISP. Récemment, le Youtubeur Monsieur Phi a sorti une vidéo intitulée « Pourquoi les philosophes médiatiques disent de la merde » ayant aujourd'hui atteint près de 450 000 vues. Qui sont donc ces philosophes médiatiques et que veulent-ils ? Allez voir la vidéo si ce n'est pas déjà fait car Monsieur Phi y répondra mieux que moi.

A trop (souvent) parler, j'estime qu'il n'y a plus de pudeur intellectuelle. Il est bon de savoir se taire parfois et de ne pas être ce/cette monsieur/madame-je-sais-tout, j'ai-un-avis-surtout. Or, la philosophie bien qu'elle puisse parler de tout n'a pas à parler en permanence car celle-ci a besoin d'un temps de réflexion propre à l'analyse rationnelle. La philosophie à coup de tweets n'est-elle pas une simple sophistique ? Je vous pose la question tout en assumant que cette définition est la mienne et peut bien évidemment être sujette à débats et à désaccords. Il y a pour cela un philosophe français qui est le remarquable archétype du philosophe médiatique. Je ne parle pas de BHL. Mais de Michel Onfray. Alors, dans ces prochains paragraphes, je me tenterai à un jeu risqué : établir un très bref jugement équilibré sur ce personnage sans tomber directement dans son apologie ni dans son mépris.

Lorsque nous lisons l'œuvre de Michel Onfray (ayant dépassé la centaine d'essais !) depuis le début, il y a des lignes de force qui se dégagent, des points récurrents dans sa philosophie. J'en compte trois :

- Une philosophie politique de type libertaire issue d'une position déçue vis-à-vis de la gauche traditionnelle.
- Une philosophie de la nature où le cosmos y tient une place prépondérante (à croire que Michel Onfray est le plus taoïste des philosophes français...).
- Une philosophie de la religion où l'athéisme y est à nouveau défendu assez maladroitement (pensons à son « Traité d'athéologie », à « Décadence » et à l'essai-réponse de Jean-Marie Salamito « Michel



Onfray au pays des mythes » où celui-ci démontre que Jésus Christ est bien un personnage historique qu'on le veuille ou non, qu'on croit en lui ou non, contrairement à ce qu'affirme Onfray pour qui le Christ est un personnage de fiction).

Je ne suis jamais fort d'accord avec ce qu'écrit Onfray. Cela ne m'empêche pas de tirer deux conclusions le concernant :

- Il écrit trop.
- Il vaut la peine d'être lu (contrairement à d'autres).

Que veux-je dire par « il écrit trop » ? Je m'explique.

Premièrement, à autant parler, il finit par se répéter beaucoup (trop). Nous resservir les mêmes thèses encore et toujours au fur et à mesure des essais de cinq cents pages qui sortent tous les quatre mois. Je trouve ça trop. Too much.



Ensuite, car nous n'arrivons plus à suivre. Un bon essai de philosophie est un essai qui demande du temps à être digéré, médité. Or, à sortir autant de livres, nous avons à peine, voire nous n'avons même pas fini de cogiter l'essai que déjà un autre se trouve sur les rayons des librairies. Je me souviens encore du jour de juin 2020 où faisant mes courses au supermarché de Gerpinnes, je suis tombé entre les conserves de haricots verts et les biscuits apéritifs sur le livre « Ce virus qui rend fou » de BHL. Plusieurs questions me sont venues comme « Les essais de BHL sont-ils des produits de grande consommation ? », « Faut-il manger l'essai avec une sauce poivre ? »,... Je m'arrête. Je pose mon panier de commissions. J'ouvre le livre et je lis « Je l'ai déjà dit « Les virus sont bêtes ! », oui ! , les virus sont bêtes ! ». La phrase était donc à peu près celle-là. J'ai

refermé le livre en soupirant et en me disant « c'est donc cela ce que le grand public a comme image de la philosophie : des virus bêtes (de BHL) et des kilos de pages (d'Onfray) ».

Ce retrait temporaire du philosophe que je considère nécessaire à l'analyse philosophique m'interroge sur une attitude : la spontanéité. Quelle place pour la spontanéité dans l'analyse philosophique ? Doit-il y en avoir une ? Ou bien la spontanéité est-elle à évacuer car étant toujours l'inverse de la rationalité ? Je n'ai pas encore la réponse à cette question. J'y réfléchis. Je m'interroge. Mais surtout, je prends le temps. L'urgence n'a pas sa place au pays de la réflexion philosophique. Philosophier n'est pas ferrailler. La pensée n'est pas une course intellectuelle. Celui qui finit premier de la course n'est pas forcément celui que l'histoire de la philosophie retiendra. Jean-Luc Marion (que j'aime beaucoup) a d'ailleurs dit récemment dans une interview sur France Culture que « la philosophie est une course de fond, il faut en faire tous les jours, plusieurs heures ». Je suis d'accord avec toi cher Jean-Luc. Mais qui a encore le luxe d'avoir plusieurs heures par jour rien qu'à soi pour se poser et philosopher ? Qui dans cette société devenant de plus en plus rapide, voire immédiate a encore le temps pour dire « maintenant stop. Je mets le monde en pose ». La réponse que j'aimerais ici donner est que tout le monde a la capacité de mettre en pause le monde, de dire « stop » et de prendre un temps pour méditer.





Malheureusement, la société ne permet pas cela pour toutes et tous. La mère de famille célibataire cumulant deux boulots pour nourrir ses deux enfants à charge par exemple n'a que peu (si pas aucun) temps pour elle. Son existence est d'emblée tournée vers le dévouement à autrui. Noble cause certes, mais à quel prix ? A l'oubli de soi ? Comment pourrait-elle mettre le monde en pause, son monde en pause alors que son monde n'est que celui des autres ? Il faut nous interroger là-dessus et ne pas prendre pour acquis notre propre confort. Faire de soi un universel comme le voudrait Kant est une aberration.

Revenons donc à la solitude à proprement parler.

La nécessité scripturale se manifeste avec le plus d'acuité chez les Abandonnés. Penchées sur le berceau de l'Abandonné, Solitude et Tristesse font vœu de création. L'art ne sauvera peut-être pas le monde. Mais bien la création. Rappelons bien que création n'est pas art. La solitude est un suicide qui ne dit pas son nom. Je ne crois pas à la « solitude plein » de Schumann. L'exister-créateur serait-il un suicide permanent ?

Toute création est communion, mais une communion de la fuite du monde. La nuit est un moment propice à la solitude, aux retrouvailles avec soi-même. Car oui, il y a bien deux types de solitudes : la volontaire et l'involontaire, la choisie et la subie. Dire cela n'a rien d'original.

Mais il arrive parfois que le choisi devienne le subi, que le volontaire devienne l'involontaire et vice-versa ; il y a une porosité des volontés. Ainsi dans le roman de David Vann intitulé « Sukkwan Island », on nous raconte l'histoire d'un père dentiste, divorcé deux fois ayant deux enfants partant s'isoler avec

son fils sur une île déserte de l'Alaska. Le père pensa que ce mode de vie, ce séjour loin de toute civilisation aurait pu le rapprocher de son fils mais finalement, il n'en fut pas ainsi. Que du contraire. Ce livre raconte l'histoire d'une solitude trop grande, choisie devenue subie, bref, de l'extrême inverse au fait d'être en prise directe avec l'action politique immédiate. Je ne dévoilerai pas plus l'histoire où nous voyons que ce qui était au départ un choix libre (partir seul avec son père au milieu de nulle part) se transforme vite en nécessité subie (ils ne peuvent pas repartir de l'île durant l'hiver, puis, les événements s'enchaînent pour la solitude du pire...).

Récapitulons donc notre article.

« Dans 20 penseurs pour 2020 », Martin Legros écrivait dans sa préface que « La pensée est liée à l'événement « comme le cercle à son centre », soutenait Hannah Arendt en ouverture de La crise de la culture », tout en rappelant que c'est bien avec l'avènement (et non plus l'événement) de la Modernité qu'événement et philosophie se sont rencontrés.

Nous avons donc plaidé pour une attitude de l'entre-deux, du juste milieu. *Meden agan*. Une attitude qui ne serait ni je-m'en-foutiste des événements de l'actualité mais qui ne serait pas non plus en prise directe avec ceux-ci. Nous n'avons donc pas plaidé pour un désengagement philosophique du monde, ni pour un engagement politique direct dans celui-ci mais bien pour une attitude à la fois soucieuse du monde et de ses événements tout en restant prudente vis-à-vis de l'émotivité provoquée par ceux-ci.

Penser, c'est reculer. Non pas reculer dans le sens d'aller en arrière, à rebours. Non. Reculer du vécu immédiat pour se poser un temps. Laisser passer l'émotivité et laisser émerger la rationalité. Je recule de l'événement présent immédiat. J'attends. Philosophier demande une certaine patience



intellectuelle alliée à une certaine humilité de reconnaître que parfois nous ne savons pas, nous ne savons pas encore voire, nous ne saurons peut-être jamais. Désespérant constat ? Je le trouve plutôt stimulant car celui-ci nous rappelle que l'activité intellectuelle ne perdra jamais sa place même avec l'avènement de la pensée (faut-il parler d' « intelligence » ?) artificielle.

La solitude est donc pour le philosophe un terrain de retrait intellectuellement nécessaire mais qui ne doit cependant pas devenir une prison hermétique aux événements du monde. La solitude ne doit durer qu'un temps. La confrontation avec le réel est inévitable.

*Joe Elsen*



## 2. Deuxième partage - Misandrie, « extrémisme » et agressivité les excuses anti-féministes qui nous font perdre du temps

Dans le courant des années 1967 et 1968, une militante radicale féministe, Valérie Solanas fit circuler un écrit pour le moins surprenant dénommé le « Scum manifesto ». Le texte était d’abord un appel à la révolte des femmes contre l’emprise patriarcale exercée par la société, mais pas seulement... Il affirmait également le besoin d’éradication pure et simple des hommes ainsi que la supériorité biologique naturelle des femmes. Là, je vous sens plus tendu tout d’un coup. Mais don’t panic. Ses visées n’étaient pas à prendre littéralement au pied de la lettre, mais plutôt de portée symbolique et satirique.

Le pamphlet auto-édité passa dans un premier temps inaperçu jusqu’à ce qu’un conflit entre son autrice et le célèbre artiste de Pop Art Andy Warhol concernant l’adaptation d’une pièce de théâtre. Cette dispute eut des conséquences brutales puisque Valérie Solanas tenta carrément de tuer celui-ci. Plusieurs balles heureusement perdues lui valurent quelques années de prison... et le succès soudain de son manifeste dans les milieux militants. Cette notoriété ne mena pourtant à aucun plan concret de meurtre de masse, ni appel à la violence au nom de l’idéologie féministe. En revanche, elle inspira les mouvements de l’époque à être plus vocaux et plus revendicatifs.

Si je vous raconte cette histoire, c’est que, pour moi-même le mot féministe évoqua longtemps justement toute la panoplie littérale de ce que le Scum Manifesto réclamait dans un langage virulent : détester les hommes, les grand-remplacer, instaurer un matriarcat de plein pouvoir.

Mais une centaine de lectures, de conférences, de rencontres, de manif et de revendications non satiriques plus tard, je comprenais mieux la lutte et dépassais mon premier jugement, assumant fièrement mon étiquette de





féministe. Je comprenais également la puissance de la colère et le côté « rentre-dedans » des discours féministes, aspects sur lesquels je reviendrai plus tard.

Bref, à mon tour donc je tombais fréquemment sur des personnes avec les mêmes premiers à priori. Et alors que je m'évertuais à expliquer que beaucoup de choses restaient à faire, statistiques, études et articles à l'appui, même si les gens étaient d'accord à 90 % sur le fond des idées et souhaitaient la même chose, je me rendis vite compte que mon discours butait sur l'imagerie collective et se mettait en mode « repeat » à l'infini, pour déconstruire les mêmes contre-arguments. J'étais devenue une habituée à cet abrupt « MAIS » bien senti, qui confirmait le sentiment d'une certaine incompréhension de la lutte :

- Moi aussi je soutiens le combat féministe MAIS j'aime les hommes et je ne suis pas MiSanDre
- Moi aussi je suis pour l'égalité, MAIS il ne faut pas tomber dans « *LES EXTRÊMES* »
- Je suis d'accord sur le fond MAIS je n'aime pas la manière, elles desservent leur cause quand elles sont si *agressives*.

Et bien, après un peu moins de 10 ans à dénier ces qualificatifs, s'époumoner à les faire tomber, entrer en guerre avec les mots et la manière, j'ai décidé de laisser tomber et de vous surprendre. Je vais donc reconnaître ma mauvaise foi monumentale : **OUI je suis misandre, extrémiste et agressive. Cependant, à mon tour cette fois d'utiliser un « MAIS » qui, je l'espère va clarifier une bonne fois pour toute la situation en vous expliquant le quid intersidéral du pourquoi.** Mais comme c'est vraiment long à expliquer, je vais faire ça écrire ça en trois parties étendues sur cette grenouille et la prochaine.

## Je suis misandre mais...

A mon propre étonnement, je ne souhaite ni la destruction des hommes, ni l'inversion des positions sociales, ni leur exclusion de tous les pans de la société ou de les reléguer dans nos tâches subalternes. Je ne rejette pas non plus l'idée d'une masculinité en soi en tant que construction identitaire par rapport au genre ressenti non plus. Comme toutes mes autres collègues féministes en fait (et oui).

**Mais** la masculinité hégémonique actuelle, c'est-à-dire la manière dont les hommes (cisgenres surtout - c'est-à-dire ceux qui vont vivre leur identité de genre en fonction de leur sexe de naissance) telle qu'elle est **construite socialement** depuis des siècles est problématique. Les attentes sociales du genre masculin sont des comportements qui à termes ont à mon sens des conséquences dramatiques pour tous les genres.

C'est quoi « être un homme » historiquement dans la plupart des cultures ? Être « fort ». Avoir de la puissance, et de l'autorité. Sa colère et son agressivité servent à inspirer la crainte. Elles sont justifiées dans les discours populaires par une prétendue « nature » qui les rendrait hyperactifs. Il aurait en même temps plus de mal à contrôler ses instincts primaires, mais ne devrait par contre surtout pas montrer des traits historiquement associés au féminin. Il n'a pas le droit à la faiblesse, il n'a pas le droit non plus à la tristesse et doit gérer ses sentiments seuls, sans l'aide d'autrui. « Vrai homme » ne pleure jamais, « Vrai homme » n'est pas un fragile. Il ne peut pas exprimer ses émotions ni perdre du temps à comprendre celle des autres, et développer de l'empathie. Il intériorise ses frustrations ou les exprime par la violence. Il doit être plus fort que lui-même. Bref, vous m'avez compris. Tout ça va contribuer à façonner des stéréotypes et normes de genres. Pour les hommes, c'est ce



que nous appelons « **les injonctions virilistes** ». Des « clichés » caricaturaux de références sur lesquelles les gens vont tenter de se conformer et s'auto-alimenter à l'envie : nous attendons qu'ils se comportent ainsi par « nature » => ils se comportent ainsi puisqu'il y a une attente → nous concluons puisqu'ils se comportent ainsi que c'est bien à cause de leur nature et attendons donc qu'ils se comportent ainsi.

La valorisation sociale de ces comportements-là se perpétue par l'éducation, la pression sociale et les représentations médiatiques. Alors certes. Il n'y a pas « une masculinité ». Il n'y a pas non que des hommes unilatéralement violents. Mais tous les hommes sont victimes à un moment ou l'autre d'attentes sociales envers ces comportements cités plus haut. Ces attitudes et valeurs, lorsqu'elles ont des conséquences négatives dans leur rapport à eux-mêmes et autrui, c'est ce que nous appelons dans nos mouvements **la masculinité toxique**. Je pourrais écrire des pages de ce que ça implique concrètement. D'abord, moins d'attention à leur propre santé mentale ou physique (ça pourrait être un tout autre article). Mais surtout, et ce qui m'intéresse ici par rapport à mon point, nous les retrouvons en majorité écrasante dans les statistiques genrées en tant qu'auteurs de comportements abusifs à divers degrés allant des violences psychologiques/verbales (jalousie, humiliation, insultes) aux violences pires violences physiques sur les femmes et envers les autres hommes également.

Petit aparté. Là il y a sans doute déjà des divergences d'opinion (aussi à divers degrés) : quelqu'un qui ne pense pas que ces violences sont dues à l'éducation va selon moi soit « déstructuraliser » le problème, l'individualiser voir l'aléatoriser → il y a des hommes et des femmes violent.es de manière « hasardeuses » mais pas reliées à leur genre. Soit il va l'essentialiser avec le danger de justifier voir excuser ces comportements : c'est la nature ou les hormones, leur instinct qui justifierait tel ou telle attitude. Évidemment pour



moi, il n’y a rien de hasardeux ou de biologique là-dedans et c’est passer complètement à côté d’observations et de tendances générales qui se répondent et se vérifient dans énoormément d’aspects sociaux.

Ce que j’ai exposé, c’est ce qu’une immeense majorité de féministes dénoncent lorsqu’elles parlent « des hommes ». Elles en parlent en tant que **catégorie socialement construite, déterminée par l’éducation et la culture à reproduire potentiellement ou effectivement des comportements violents et toxiques envers les femmes, mais aussi envers eux-mêmes ainsi qu’aux hommes qui n’entrent pas dans la case de ces comportements considérés virils.**

C’est réellement ce que nous essayons d’expliquer depuis le début. Alors, dire que nous sommes parfois misandres comme un état de fait à cause de cette position, juger qu’il faut absolument le mentionner dans toutes conversations féministes amènent à des situations très problématiques :

- D’un, les gens manquent totalement notre interprétation de base à propos de la construction sociale qui est pourtant porteuse d’une bonne nouvelle : tout ceci est contrôlable et n’est pas le fruit d’une fatalité « naturelle »
- Cela aussi suggère que la misandrie constituerait un tel bon pourcentage de notre population militante qu’il faudrait *absolument* le mentionner à un moment dans une conversation au sujet du féminisme comme si les deux sujets étaient indissociables l’un de l’autre. Un amalgame très épuisant qui du coup (deuxième point...)
- ... a tendance à susciter une trop grande méfiance systématique envers le mouvement féministe et de la franche hostilité dont nous payons les conséquences concrètes. Je ne compte pas le nombre de soirées où le simple fait quelqu’un apprenne que je sois féministe m’a valu pleins de fêtes gâchées par des mecs tout d’un coup apeurés qui



se sont permis de me forcer à entrer en débat, de me harceler ainsi et ce dans l'unique but non pas de discuter mais de m'insulter ( et parfois avec menaces physiques).

- Lorsqu'il est mentionné ou utilisé il détourne SOUVENT un sujet de départ des droits des femmes qui n'a RIEN AVOIR. Et nous passons BEAUCOUP TROP de temps à expliquer en quoi non nous ne détestons pas les hommes et disons-le franchement, à rassurer des égos de « mecs qui ne sont pas comme ça » plutôt qu'à expliquer COMMENT nous pouvons régler un problème d'inégalité de départ.

Alors là, vous comprenez un peu mieux mais vous vous sentez un peu arnaqués par le sous-titre. J'y viens. C'est le moment où je vais vraiment moins voir plus du tout faire l'unanimité.

En gros, si la plupart de mes amies féministes répondent aux « not all men » par « Pas tous, mais juste assez pour qu'on ait toutes peur », phrase qui résume bien notre postulat de base que les personnes qui nous font mal de manière systémique sont des hommes, pas tous, mais certains et surtout des hommes, je vais plutôt avoir tendance à penser « yes all men » en fait.

Attendez avant de sortir une fourche :

- 1) Je pense, moi-personnellement comme ça c'est clair, premièrement, qu'il est impossible qu'un homme grandisse en échappant complètement à ces injonctions virilistes/comportements toxiques et n'en souffre pas à un moment.
- 2) Je pense qu'il est impossible qu'ils ne produisent/reproduisent jamais ou plus jamais à un moment ou plusieurs dans sa vie des comportements dus à ce spectre des attentes de genre.
- 3) Enfin dernier point, je pense que même avec une éducation aux inégalités et une conscience de faire partie d'un mécanisme de domination sociale, il est très difficile de devenir quelqu'un de « safe » et « bienveillant » à 100 % alors qu'ils font partie du problème et tant



que les dynamiques sexistes existent. Certes mais que faire donc de cette information ?

Et bien, je définis ma propre misandrie comme un **postulat défensif** et non offensif. Ce que je déteste, ça n'est pas l'existence de l'homme cisgenre en soi, mais ce que la société va en faire et le danger potentiel qu'il va représenter pour moi. Donc, je pars de l'idée que les hommes vont être problématiques à un moment et que je dois me protéger de cette violence en minimisant sa portée. Ma misandrie est donc plutôt **une méfiance systématique** qui, cadrée par des réflexes de protections assez simples va en fait en fait filtrer socialement plus sévèrement les hommes que les femmes dans mon entourage proche afin de me sentir plus en sécurité physique ou émotionnelle en leur présence. Mais elle se concrétise au final de manière très modérée. Parfois je vais préférer vivre ou entrer en contact uniquement avec des personnes de genre non-masculins par soucis de me préserver mentalement ou physiquement.

Et si je ne suis pas contre les environnements en mixité, je ne vais pas viser un entourage 100 % safe évidemment, mais un pourcentage de safitude assez grand que pour me sentir le moins en insécurité possible. Par contre je vais avoir tendance à vraiment éviter les endroits où il n'y a uniquement que des hommes, parce que les dynamiques de groupes potentielles qui s'y jouent sont à mon sens vraiment trop toxiques et fatigantes (monopolisation de la parole, blagues sexistes, rivalités, moqueries etc).

Pour ceux que je côtoie donc, je vais attendre d'eux surtout des comportements que j'estime davantage vecteurs de bienveillance et qui ont des effets positifs dans les rapports sociaux, souvent des attitudes historiquement associées au féminin : ça peut par exemple simplement savoir exprimer leurs émotions, leurs tristesses, de manière saine (sans violence



cathartique), mais aussi savoir écouter les émotions des autres avec la même bienveillance, avec de l'empathie, sans les moquer ni les mépriser. Ça peut être mettre son égo de côté pour s'excuser, comprendre que même avec de bonnes intentions ils peuvent blesser quelqu'un s'ils ne respectent pas leurs limites personnelles, et que c'est important de reconnaître ces erreurs. C'est, par exemple, simplement un homme qui ose demander de l'aide quand ça ne va pas aussi. Je pense que je peux raisonnablement avoir bien moins peur d'un homme qui respecte les fragilités des autres y compris les siennes et reconnaît ses propres insécurités, que de celui qui intériorise ses émotions et s'en distance jusqu'à exploser. J'ai bien moins peur des hommes qui savent non pas seulement entendre un « non » et le respecter, mais qui devant l'hésitation d'une ou d'un partenaire préfère l'interpréter comme un « non » plutôt que de prendre le risque d'aller à l'encontre du consentement (valable pour bien plus de domaines d'ailleurs que dans la sexualité).

Et bien sûr, j'ai conscience que ces comportements devraient être une norme pour les deux genres, mais encore une fois, nier qu'il existe actuellement un déséquilibre entre les deux ne va pas résoudre le problème, mais plutôt l'invisibiliser. Les parents essaient déjà d'éduquer leurs enfants au respect mais les rapports inégalitaires vont tout de même les influencer au cours de leur vie.

Alors peut-être mes trois affirmations plus haut suffisent à évoquer le qualificatif de misandrie dont je l'avoue, j'aime m'affubler un peu par ironie rhétorique plus que par réel projet politique d'extermination (voyez-vous, je n'ai pas le temps et un peu la flemme pour le matriarcat de droit divin en ce moment). Peut-être les gens au contraire s'attendaient-ils à plus de violence et de haine de ma part, et se disent au final que « juste un « filtre social » « qui ressemble un peu à celui de tout le monde a envers les gens c'est plutôt soft (attention, je ne vous ai pas cité tous mes critères, j'ai quand même un peu de



piété pour les délégués Grenouille). Je serai davantage une misandre de la masculinité toxique qu'une misandre tout court donc.

Un fait intéressant à noter par rapport à la radicalité des positions, est que dans les années 70, au moment où le machisme ambiant était davantage la norme (un peu plus pire quoi) s'est créé un mouvement féministe de « **lesbianisme politique** ». En effet, en réaction au danger que pourrait représenter les relations hétérosexuelles en matière de domination privée pour les femmes, celles-ci renonçaient à relationner avec des hommes et se tournaient vers des partenaires féminines. Quand nous savons à quel point il était encore plus difficile pour une femme de s'épanouir de manière égalitaire dans un couple hétéronormé à ce moment-là, cela peut être encore assez bien compris par les gens de notre époque. En bien, actuellement, alors que les comportements sexistes sont encore légion dans les relations hétéros, si un tel mouvement se recréait, ce serait sans doute toujours très mal perçu et probablement qualifié de misandrie pure et simple. Pourtant il n'y aurait absolument rien de gratuit dans ce geste. Ce serait avant tout un moyen de contestation et de protection, mais toujours pas un mouvement motivé par la haine de l'autre ou la volonté de supériorité. À côté de ça maintenant, l'**outil de la non-mixité choisie, ponctuelles et pour certains rassemblements** en milieu militant peut paraître au final bien moins radical. Je reviendrais à ses raisons exactes d'existence et son utilité dans un prochain épisode.

Je ne peux pas par contre finir ma plaidoirie sans vous parler de l'**humour dit « misandre »** au sein du mouvement féministe. La différence avec l'humour misogynne c'est que nous utilisons cet humour non pas sur la base de préjugés sexistes liés à des attentes sociales mais pour se moquer assez spécifiquement de situation d'hommes qui reproduisent justement des comportements de masculinité toxique contre les femmes, et sont simplement antiféministes. L'humour misandre a une portée donc symbolique et satirique





un peu comme... le scum manifesto. C'est aussi une réponse défensive à l'humour misogyne qui – et c'est débattable évidemment- peut constituer un des éléments culturels qui va alimenter et conforter les préjugés sexistes et à termes les violences envers les femmes (encore un tout autre sujet). Vous pouvez vous poser légitimement la question des conséquences de l'humour misandre. Mais ne le fait pas sans le décontextualiser de son essence et de sa pratique réelle : un outil de défense et de solidarités féminines dirigé contre les arguments anti-féministes, et non pas outil de haine gratuite sortie de nulle part envers la gente masculine.

D'ailleurs j'enchaîne avec ma conclusion : RIEN dans les mouvements féministes ne vient de nul part. Chaque position, chaque mots utilisés, chaque outil de lutte, concepts etc ont été bien réfléchis et ont une raison d'exister. Il est très important de pouvoir raisonner dessus pour y voir un peu plus loin. Quand Alice Coffin dans son ouvrage « le Génie Lesbien » écrit avoir complètement arrêté de consommer des produits culturels venant d'hommes, elle ne le fait pas sur un caprice misandre purement irrationnel. Elle ne le fait pas dans le but de détruire le masculin. Elle le fait dans le but de rendre justice au féminin, de voir son monde à travers un autre prisme que celui du prisme culturellement dominant, dans le but d'alerter **sur l'absence du féminin dans notre culture**. Elle le fait dans un geste contextuel, militant, pour encourager la fin d'une hégémonie plus que millénaire. Ce que l'on souhaite ça n'est pas l'éradication de l'homme en soi, mais « juste » la fin d'un idéal-type problématique qui, au final, n'existe pas.

Sarah-Christelle



### 3. Troisième partage : Bibitive virtuelle de Noël

Le 18 décembre 2020 à 21h

La bibitive commence en retard de bien 20 minutes (étonnant) à cause de problème technique et surtout à cause du kot CEP (encore et toujours eux). Quand le kot cep a enfin fini tous ses préparatifs, on a entamé le *Gaudeamus* chacun derrière nos écrans. Puis on a enchainé avec un *ave confrater* assez particulier en virtuel.

Les censeurs, et surtout Dacos, nous avaient concocté un petit jeu très sympathique. Le but du jeu est de ramener un objet selon un thème le plus vite possible en étant originale (et sans se casser la gueule en allant le chercher). Son jeu va durer pendant tout le long de la bibitive. On est passé par le kot cep, puis par la MDS, les kot-à-projet, les régionales, ...

Puis on a enchainé avec les présentations, ponctué de blague, de quizz Miss France, d'anecdote. Maryne a voulu se présenter avec le prénom inclusif mais après on a eu droit à une petite blague sexiste de sa part (la différence entre une barrière et une femme, vous connaissez ?). Marie a osé répondre à la question Miss France que le 100<sup>ème</sup> département français était la Belgique (quel affront !). Delmay, qui était apparemment très en forme, à décider de nous conter à la fois une blague, une anecdote ainsi que d'affronter le Quizz Miss France (spoiler : il a réussi sous les yeux étonnés de tous). Arickx a salué tout le monde et parce que comme il le dit lui-même « J'ai toujours su qu'un jour je serai Miss France » il a aussi relevé le défi du quizz mais à malheureusement échoué.

Archi « Dacos, t'as pas oublié de lancer un truc ? »

Dacos « Ah oui le chant ! »

Le président qui oublie de lancer le chant de son cercle, c'est du beau tout ça.



Après ce premier tempus et une petite pause, on passe au deuxième tempus où ceux qui ont eu la foi d'écrire une guindaille vont pouvoir nous la chanter (nos pauvres oreilles). Mais avant tout, on entame (enfin le kot cep chante et nous on est muté) le fameux chant des calotins. Jodie, Dacos, Arickx et Quentin nous ont fait l'honneur d'une guindaille. Et Arickx nous a fait découvrir son magnifique anglais avec son jeu de traduction de chanson.

Les douze coups de minuit sonnent en déclenchant *la femme du roulier* mené avec énergie par Arickx et suivi à peu près par le reste du kot (enfin ceux qui tiennent encore debout).

Malheureusement, mon wifi a décidé de craquer en plein milieu de la bibitive et ma 4g a tenté de prendre le relais sans grand succès, je ne peux donc pas vous raconter la fin de cette merveilleuse bibitive. Mais sur tout le temps où j'étais là, c'était très sympathique !

*Emi,  
Scriba an 125 – 126*



#### 4. Quatrième partage : La Solitude, par Axel Nagy

Réflexion sur l'isolement La solitude. L'isolement. Le délaissement. L'abandon. Le « confinement ». Tels sont les mots qui caractérisent la période, qui nous pèse et semble se prolonger indéfiniment.

La solitude est l'état, ponctuel ou durable, plus ou moins choisi ou subi, d'un individu qui n'est engagé dans aucun rapport avec autrui. C'est l'inévitable conséquence des restrictions anticonstitutionnelles que nous impose le gouvernement aujourd'hui : au nom de la santé publique, au détriment de la santé mentale (ou sociale).

Certains auteurs parlent de solitude objective pour distinguer cet état du sentiment subjectif associé à l'isolement social. Mais ce n'est pas ce sur quoi j'aimerais insister ici.

La solitude est très différente selon qu'elle est choisie ou subie. Un individu peut temporairement choisir intentionnellement la solitude, pour s'éloigner de problèmes interpersonnels, ou pour avoir le temps de développer une activité créative, intellectuelle, spirituelle. La solitude est alors une situation appréciée et voulue. En revanche, la situation subie de solitude chronique et intense est très douloureuse. De nombreuses études montrent que l'isolement social est associé à des risques accrus de problèmes de santé physique et mentale (dépression, suicide) et corrélé à une mortalité et un risque de maladies de longue durée accru.

La solitude est un sujet étudié sur le plan scientifique depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, avec les débuts de la sociologie (avec Durkheim et le concept d'anomie), et de la psychologie de l'enfant (Bowlby et ses études sur l'attachement), les études sur le deuil et la mortalité associée. Depuis le début du XXI<sup>ème</sup> siècle, la solitude est particulièrement étudiée par les neurosciences sociales. Des études sur les moyens de remédier ou de prévenir la solitude et les problèmes qui lui sont souvent associés se multiplient.

Cela pour introduire l'idée que j'aimerais partager dans cet article : les mesures gouvernementales anticonstitutionnelles que nous subissons aujourd'hui (qu'elles soient nationales, ou transnationales) détériorent la liberté de chacun au nom de la santé publique. Force est de constater qu'en plus de n'être que partiellement efficaces (l'OMS a même reconnu que les effets du confinement n'ont pas eu les conséquences attendues), ces mesures engendrent un isolement - non pas volontaire et délibéré, mais subi par chacun d'entre nous. Ces mesures restrictives au nom de la santé publique, discutables d'un point de vue efficacité, engendre inévitablement une détérioration de la santé mentale, sous-estimée mais intrinsèquement liée à la santé de chacun. Loin de moi l'idée d'inviter, à travers ces quelques phrases, au non-respect des mesures. Mais plutôt, à ne pas négliger l'impact que celles-ci peuvent avoir sur la santé des plus faibles, que ce soit les personnes isolées (maison de repos, grands-parents ou personnes dépressives), et rappeler le juste milieu qu'il faudrait y avoir entre santé publique et santé sociale. Car ce qu'il se passe aujourd'hui est la chose suivante : pour nous empêcher de mourir, on nous empêche de vivre.

Autrement dit, par cet article, j'aimerais accorder une attention particulière aux personnes qui souffrent, non pas de la mutation du virus, mais de l'isolement. N'oublions pas ces personnes. Aidons-les, discutons avec elle, même en virtuel. Interagissons avec elles, afin de redynamiser leur santé mentale. Durkheim, dans ses études sur le suicide, analysait une série de facteurs qui incitaient les personnes à se donner la mort : l'isolement social en était une. Ainsi, une personne intégrée socialement avait beaucoup moins de chance de se suicider qu'une personne plus isolée. Pensons, à l'instar du politique, à la santé des personnes : respectons les règles autant que possible, mais n'oublions pas le côté humain et nos libertés fondamentales, mises à mal aujourd'hui, et portons une attention particulière à autrui dans le besoin.

*Axel Nagy*



# Jeux :

Enigmes, proposées par Joe Elsen :

## Guindaille séance Chouette 06/02/21

### Thème : énigmes

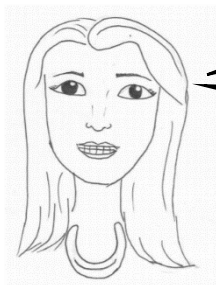
1. On joue avec mon premier et mon deuxième.
2. Je suis une négation anglaise.
3. Mon premier est une lettre de l'alphabet, mon second est le « cou » en anglais.
4. Je m'appelle « ruisseau de feu ».
5. Je suis possiblement une forme géométrique.
6. Je ne suis pas bossu pourtant je fais de la musique.
7. Je suis étourdi et à l'est.
8. Je suis un département français avec un « r » en plus.
9. En rentrant des courses, il faudrait que je mette ..... ma salada.
10. Mon premier est comme les céréales, mon second se fait à Spa.
11. Mon premier est noble, mon second est proche de spongieux.
12. Mon premier est un synonyme de curé, mon second est « le gras, c'est la vie ! ».
13. Je suis bohème et Lutèce réunis.
14. On m'utilise pour faire les poussières.
15. Je suis le plus jeune de la fratrie.

1 : Descartes / 2 : Kant / 3 : Sénèque / 4 : Feuerbach / 5 : Cléon / 6 : Platon / 7 : Confucius / 8 : Sartre / 9 : Onfray / 10 : Epicure / 11 : Comte-Sponville / 12 : Abélard / 13 : Boèce / 14 : Locke / 15 : Benjamin



## Dixits :

En solitaire....



Nonnnnn ils ont annulés la neige !

Elle aime bien qu'on touche ses fesses quand on rentre à la maison !

Fanny elle m'a volé mes quiquines de poupees !



Il faut que je retrouve ce Hentai de mon enfance !



Désolée de te l'apprendre Emilie, je sais manier mon gland.



A Guillaume : Si tu chopes le babelkot à minuit, je te fais l'amour.



cc

Les 2003 y'a un petit  
cadenas qui s'est ouvert !

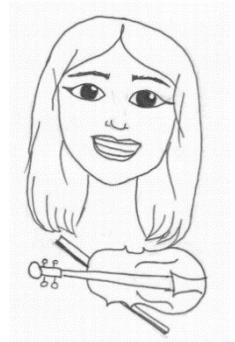


Une fois que les personnes âgées  
et Arickx seront vaccinées... Euh, à  
risques, pardon

Après une mauvaise chute :  
T'inquiète, c'est juste mon Ipad !

W2 à Emilie et Quentin : vous baisez  
comme vous jouez à Smash !

Attends c'est Kant ça ? Je l'ai  
confondu avec Emilie Carette !





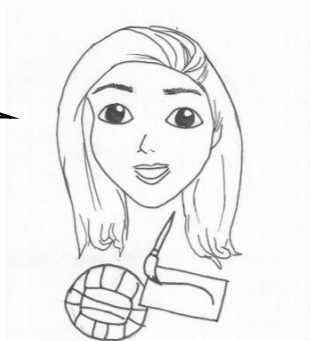
Guillaume par rapport à W2 : il n'envoie pas de torpilles lui, il envoie des missiles sol-air !



Alice Agro à Bruce : Les enfants c'est con ça se chie dessus et ça pue, on dirait des bleus  
Bruce : wow !

Seba à Jodie : fais voir le clitoris de Guillaume !

A Axel : Vas-y, punis moi !!



Après un high-five avec Dacos :  
Oh merde, tu as la gale !

### Plaisirs partagés :



(1) Je propose de suivre  
ces traces de pas !

(2) Mais ce sont nos  
traces de pas, ducon !



Nous souhaiterions remercier tous nos contributeurs et rédacteurs sans qui la Grenouille ne pourrait exister.

Nous tenions à remercier également nos sponsors qui aident le plus transcendantal de tous les cercles à organiser de super activités toute l'année.

Si la philosophie et les rencontres t'intéresse, tu peux suivre les pages Facebook et Instagram du CEP qui détailleront les activités à venir et les moments de rencontres en cette période particulière, dans le respect des mesures de sécurité.

Prenez soin de vous,

*La team Grenouille*

**Primum philosophare, deinde philosophare !**



@cep



CEP – Cercle des Etudiants en Philosophie



Editeur responsable : CEP – Cercle des Étudiants en Philosophie,  
UCLouvain